Voltaire, T. 47. p. 178.

L'auteur du petit volume sur la grandeur & sur la décadence des Romains, nous en apprend plus, que les énormes livres des historiens modernes. Il eût seul été digne de faire cette histoire (Romaine) s'il eût pû résister surtout à l'esprit de systême & au plaisir de donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

OEUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTESQUIEU.

TOME SIXIEME.

CONTENANT.

Les Confidérations fur les caufes de la grandeur des Romains & de leur décadence.
Le Dialogue de Sylla & d'Eucrate.
Le Temple de Gnide.
L'Effai fur le Goût. Fragment.

[redacted]. Grafen [illegible].
1815.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDERABLEMENT AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME SIXIEME.

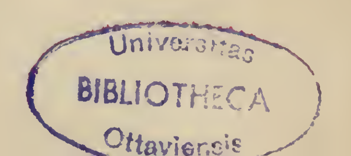
.... *Docuit qua maximus Atlas.*



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTÉE & MERKUS,*

M. DCC. LXIV.



CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA
GRANDEUR
DES
ROMAINS,
ET DE LEUR
DÉCADENCE.

NOUVELLE ÉDITION,

A laquelle on a joint

UN DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTÉE & MERKUS,*
MDCCLXI.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

CON-



CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS, ET DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

IL ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ſes commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne ſoit celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les beſtiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet uſage.

 La

La ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très-petites : car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guerre dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (*a*) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent, dans la suite, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus (*b*) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier argien, dont il s'étoit servi jusqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les

(*a*) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarnasse sur les égoûts faits par Tarquin; *Ant. rom.* liv. III. Ils subsistent encore.

(*b*) Plutarque, dans la vie de Romulus.

(*c*) Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

les maîtres du monde, c'eſt qu'ayant combattu ſucceſſivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs uſages, ſi-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On penſoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les obligeoient point envers ſon ſucceſſeur; c'étoit, pour elles, une eſpece de droit des gens (*c*): ainſi tout ce qui avoit été ſoumis par un roi de Rome ſe prétendoit libre ſous un autre, & les guerres naiſſoient toujours des guerres.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laiſſer Rome dans ſa médiocrité; &, ſi elle eût eu, dans ce tems-là, un territoire moins borné & une puiſſance plus grande, il y a apparence que ſa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des cauſes de ſa proſpérité, c'eſt que ſes rois furent tous de grands perſonnages. On ne trouve point ailleurs, dans les hiſtoires, une ſuite non-interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naiſſance des ſociétés, ce ſont les chefs des républiques qui font l'inſtitution; & c'eſt enſuite l'inſtitution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, ſans être élu par le ſénat (*d*), ni par le peuple. Le pouvoir devenoit

(*d*) Le ſénat nommoit un magiſtrat de l'interregne, qui éliſoit le roi: cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnaſſe, liv. II, III & IV.

venoit héréditaire; il le rendit abſolu. Ces deux révolutions furent bientôt ſuivies d'une troiſieme.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une choſe qui a preſque toujours fait chaſſer les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait ſi bien ſentir ſa ſervitude, prend d'abord une réſolution extrême.

Un peuple peut aiſément ſouffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne ſçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande: mais, quand on lui fait un affront, il ne ſent que ſon malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui ſont poſſibles.

Il eſt pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occaſion de la révolution qui arriva; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit néceſſairement ſecouer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une; ou que Rome changeroit ſon gouvernement, ou qu'elle reſteroit une petite & pauvre monarchie.

L'hiſtoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci eſt bien remarquable: car, comme les hommes ont eu dans tous les tems les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privileges

leges du peuple (*e*) pour abaiſſer le ſénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté, ſon nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit; ſa douceur pour les peuples vaincus; ſa libéralité envers les ſoldats; cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation ; ſes ouvrages publics; ſon courage à la guerre; ſa conſtance dans ſon malheur ; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple romain, ſans royaume & ſans biens; ſes continuelles reſſources font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

Les places que la poſtérité donne ſont ſujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui ſurvit!

Rome, ayant chaſſé les rois, établit des conſuls annuels; c'eſt encore ce qui la porta à ce haut degré de puiſſance. Les princes ont dans leur vie, des périodes d'ambition ; après quoi d'autres paſſions, & l'oiſiveté même, ſuccedent; mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler

(*e*) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

ler leur magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le ſénat à propoſer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà aſſez porté de lui-même : car, étant fatigué ſans ceſſe par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le diſtraire de ſes inquiétudes, & à l'occuper au dehors (*f*).

Or la guerre étoit preſque toujours agréable au peuple ; parce que, par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville ſans commerce, & preſque ſans arts, le pillage étoit le ſeul moyen que les particuliers euſſent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la diſcipline dans la maniere de piller ; & on y obſervoit, à peu près, le même ordre qui ſe pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (*g*), & on le diſtribuoit aux ſoldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à ſon profit. Or les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux ſur le ſerment, qui fut toujours le nerf de leur diſcipline militaire.

Enfin les citoyens, qui reſtoient dans la ville, jouiſ-

(*f*) D'ailleurs l'autorité du ſénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

(*g*) Voyez Polybe, liv. X.

jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême: on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, & toujours violente: or une nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passageres, la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes & ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs: en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par-là, ils consternoient les vainqueurs, & s'im-

poſoient à eux-mêmes une plus grande néceſſité de vaincre.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la conſtance & la valeur leur devinrent néceſſaires; & ces vertus ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun (*h*) uſage des machines propres à faire les ſieges; &, de plus, les ſoldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long-tems devant une place: ainſi peu de leurs guerres étoient déciſives. On ſe battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ſes terres; après quoi, le vainqueur & le vaincu ſe retiroient chacun dans ſa ville. C'eſt ce qui fit la réſiſtance des peuples d'Italie, & en même tems l'opiniâtreté des Romains à les ſubjuguer; c'eſt ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laiſſerent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voiſines, ils ſe ſeroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal; &, par la deſtinée de preſque tous les états du monde, ils auroient paſſé trop vîte de

(*h*) Denys d'Halic. le dit formellement, liv. IX; & cela paroît par l'hiſtoire. Ils ne ſçavoient point faire de galeries pour ſe mettre à couvert des aſſiégés; ils tâchoient de prendre les villes par eſcalade. Ephorus a écrit qu'Artemon, ingénieur, inventa les groſſes machines pour battre les plus fortes murailles. Periclés s'en

de la pauvreté aux richeſſes, & des richeſſes à la corruption.

Mais Rome, faiſant toujours des efforts, & trouvant toujours des obſtacles, faiſoit ſentir ſa puiſſance, ſans pouvoir l'étendre; &, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être ſi fatales à l'univers.

Toutes les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux: les Toſcans étoient amollis par leurs richeſſes & par leur luxe; les Tarentins, les Capouans, preſque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grece, languiſſoient dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volſques aimoient paſſionnément la guerre: ils étoient autour de Rome; ils lui firent une réſiſtance inconcevable, & furent ſes maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (*i*) par Latinus Silvius: outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs; & Servius Tullius (*k*) les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent ſoumiſes

s'en ſervit le premier au ſiége de Samos, dit Plutarque, vie de Périclès.

(*i*) Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis romanæ*, qu'on croit être d'Aurelius Victor.

(*k*) Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

mises à une alliance & une société (*l*) de guerres avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de tems que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'aggrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu (*m*) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux sortes de gens; ceux qui souffroient la servitude, & ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirerent de Rome comme d'une ville étrangere, & les peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siége de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre: leurs succès furent plus éclatans: ils profiterent mieux de leurs victoires: ils firent de plus grandes conquêtes: ils envoyerent plus de colonies: enfin la prise de Veïes fut une espece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques, & aux Volsques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes armes & la même discipline qu'eux, les

(*l*) Voyez, dans Denys d'Halicarnasse, liv. IV. un des traités faits avec eux.

(*m*) Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites,

les abandonnerent; que des ligues ſe formerent chez les Toſcans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établiſſement de la paye, le ſénat ne diſtribua plus aux ſoldats les terres des peuples vaincus: il impoſa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (n) à l'armée une ſolde pendant un certain tems, de lui donner du bled & des habits.

La priſe de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ſes forces: l'armée, plus diſſipée que vaincue, ſe retira preſque entiere à Veïes; le peuple ſe ſauva dans les villes voiſines; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de paſteurs.



CHA-

res, ils ſe ſaiſirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnaſſe, liv. XI.

(n) Voyez les traités qui furent faits.

CHAPITRE II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

LES Romains ſe deſtinant à la guerre, & la regardant comme le ſeul art, ils mirent tout leur eſprit & toutes leurs penſées à le perfectionner. C'eſt ſans doute un dieu, dit Végece (*a*), qui leur inſpira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux ſoldats de la légion des armes offenſives & défenſives, plus fortes & plus (*b*) peſantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choſes à faire, dans la guerre, dont un corps peſant n'eſt pas capable, ils voulurent que la légion contînt, dans ſon ſein, une troupe légére, qui pût en ſortir, pour engager le combat; &, ſi la néceſſité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour pourſuivre les fuyards & achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute ſorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle

(*a*) Liv. II. chap. I.

(*b*) Voyez, dans Polybe, & dans Joſephe *de bello judaïco*, liv. II. quelles étoient les armes du ſoldat romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les ſoldats romains. „ Ils portent, dit Cicéron, leur nourriture pour plus de quinze jours, tout ce qui eſt à leur uſage, tout ce qu'il faut pour ſe fortifier; &, à l'égard de leurs armes, ils n'en ſont pas plus embarraſſés que de leurs mains. " Tuſcul. liv. III.

elle se retranchât; & fut, comme dit Végece (*c*), une espece de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail (*d*) immodéré des soldats; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs (*e*) nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on

(*c*) *Lib. II, cap.* 25.

(*d*) Sur-tout par le fouillement des terres.

(*e*) Voyez Végece, liv. I. Voyez dans Tite-Live, liv. XXVI, les exercices que Scipion l'Afriquain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abbattue, & lançoit ses javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.

on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés ; ils prenoient (*f*), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une pesanteur double des armes ordinaires ; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire ; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars) : après le travail (*g*), ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussiere & la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens ; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes, dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule ; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelles ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien

(*f*) Végece, liv. I.

(*g*) *Idem, ibid.*

(*h*) *Cùm alacribus, saltu, cùm velocibus cursu, cùm validis vecte certabat.* Fragm. de Salluste, rapporté par Végece, liv. I. chap. 9.

bien ridicule, qui loue Pompée (h) de ce qu'il couroit, ſautoit & portoit un fardeau auſſi bien qu'homme de ſon tems.

Toutes les fois que les Romains ſe crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique conſtante, chez eux, d'affermir la diſcipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples auſſi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius ſonge à augmenter la force du commandement, & fait mourir ſon fils, qui avoit vaincu ſans ſon ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (i). Les légions romaines ont-elles paſſé ſous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les inſtitutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves: & Sylla fait ſi bien (k) travailler les ſoldats de ſon armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Naſica, ſans beſoin, leur fit conſtruire une armée navale. On craignoit plus l'oiſiveté que les ennemis.

Aulugelle (l) donne d'aſſez mauvaiſes raiſons de la coutume des Romains de faire ſaigner les ſoldats qui avoient commis quelque faute: la vraie eſt

(i) Il vendit toutes les bêtes de ſomme de l'armée, & fit porter à chaque ſoldat du bled pour trente jours, & ſept pieux. Somm. de Florus, liv. LVII.

(k) Frontin, Stratagêmes, liv. I, chap. 11.

(l) Liv. X. chap. 8.

eſt que la force étant la principale qualité du ſoldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes ſi endurcis étoient ordinairement ſains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faiſoient la guerre en tant de climats, périſſent beaucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive preſque continuellement aujourd'hui, que des armées, ſans avoir combattu, ſe fondent, pour ainſi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les déſertions ſont fréquentes; parce que les ſoldats ſont la plus ville partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage ſur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares: des ſoldats tirés du ſein d'un peuple ſi fier, ſi orgueilleux, ſi ſûr de commander aux autres, ne pouvoient guere penſer à s'avilir juſqu'à ceſſer d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuſes, il étoit aiſé de pourvoir à leur ſubſiſtance; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aiſément les fautes & les violations de la diſcipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient conſtruits, les mettoient en état de faire des marches (*m*) longues & rapides. Leur préſence inopinée glaçoit les eſprits; ils ſe montroient, ſur-tout après un mauvais ſuccès,

(*m*) Voyez ſur-tout la défaite d'Aſdrubal, & leur diligence contre Viriatus.

(*n*) Fragm. de Nicolas de Damas, liv. X, tiré d'Athenée, liv. IV. Avant que les ſoldats partiſſent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs, Jules Capitolin,

cès, dans le tems que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guere de confiance qu'en la multitude: mais chaque Romain, plus robuste & plus aguerri que son ennemi, comptoit toujours sur lui-même; il avoit naturellement du courage, c'est-à-dire, de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumerent à voir le sang & les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques (*n*).

Les épées tranchantes (*o*) des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléerent à la foiblesse de leur cavalerie (*p*), d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que

pitolin, vie de Maxime & de Balbin.

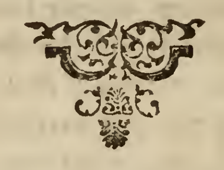
(*o*) Les Romains présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées gauloises, & les émoussoient

(*p*) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'I-

que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite, en y mêlant des vélites (*q*). Quand ils eurent connu l'épée espagnole (*r*), ils quitterent la leur. Ils éluderent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josephe (*s*), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son institution, quelqu'avantage particulier, ils en firent d'abord usage: ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.



CHA-

d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

(*q*) C'étoient de jeunes hommes légérement armés, & les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautoient

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces têms-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse, sans quoi nous verrions des événemens sans les comprendre; &, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes: il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques; car cette proportion des soldats au reste

sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valere Maxime, liv. II. Tite-Live, liv. XXVI.

(r) Fragm. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot Μαχαιρα.

(s) *De bello judaïco*, liv. II.

reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains; & d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens, ni de soldats; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi, l'état, qui malgré son déréglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans; d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or,

(*a*) C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, dans le livre IX, art. 25, & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixie-

Or, ces ſortes de gens n'étoient guere propres à la guerre : ils étoient lâches, & déjà corrompus par le luxe des villes, ſouvent par leur art même; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouiſſoient de leur induſtrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conſerver.

Dans un dénombrement de Rome (*a*), fait quelque tems après l'expulſion des rois, & dans celui que Démétrius de Phalere fit à Athenes (*b*), il ſe trouva, à peu près, le même nombre d'habitans; Rome en avoit quatre cent quarante mille, Athenes quatre cent trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un tems où elle étoit dans la force de ſon inſtitution, & celui d'Athenes dans un tems où elle étoit entiérement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faiſoit, à Rome, le quart de ſes habitans; & qu'il faiſoit, à Athenes, un peu moins du vingtieme : la puiſſance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers tems, à peu près comme un quart eſt à un vingtieme, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomenès, voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du tems de Lycurgue (*c*), il n'y en avoit plus que ſept cent dont à peine cent poſſédoient des terres,

ſixieme livre, qui fut fait ſeize ans après l'expulſion des rois.

(*b*) Créſiclès, dans Athénée, liv. VI.

(*c*) C'étoient des citoyens de la ville, appellés propre-

res (*d*), & que tout le reſte n'étoit qu'une populace ſans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard (*e*); & Lacédémone reprit ſa premiere puiſſance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de ſortir d'abord de ſon abaiſſement; & cela ſe ſentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorſque les Latins ayant refuſé le ſecours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva ſur le champ dix légions dans la ville (*f*). „ A peine à préſent, „ dit Tite-Live, Rome, que le monde entier ne „ peut contenir, en pourroit-elle faire autant, „ ſi un ennemi paroiſſoit tout-à-coup devant ſes „ murailles; marque certaine que nous ne nous „ ſommes point aggrandis, & que nous n'avons „ fait qu'augmenter le luxe & les richeſſes qui nous „ travaillent.

„ Dites-moi, diſoit Tibérius Gracchus aux no- „ bles (*g*), qui vaut mieux, un citoyen, ou un „ eſclave perpétuel; un ſoldat, ou un homme inu- „ tile à la guerre? Voulez-vous, pour avoir quel- „ ques arpens de terre plus que les autres cito- „ yens, renoncer à l'eſpérance de la conquête du „ reſte du monde, ou vous mettre en danger de „ vous voir enlever, par les ennemis, ces ter- „ res que vous nous refuſez "?

CHA-

prement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plut. vie de Lycurgue.

(*d*) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomenès.

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome* 4. *Guerre d'Annibal.*

Les Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obſtination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples ; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaiſe: auſſi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers ſiecles, les Mexiquains l'ont été par les Eſpagnols. Et ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ces peuples, que les Romains rencontrerent dans preſque tous les lieux, & dans preſque tous les tems, ſe laiſſerent détruire les uns après les autres, ſans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cauſe de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le tems qu'ils étoient en état de lui réſiſter, & de s'inſtruire par ſes victoires; il leur apprit à ſe retrancher, à choiſir & à diſpoſer un camp ; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne conſiſtoit que dans ſes

(*e*) Voyez plutarque, *ibid.*

(*f*) Tite-Live, premiere décade, liv. VII. Ce fut quelque tems après la priſe de Rome, ſous le conſulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Craſſus.

(*g*) Appien, de la guerre civile.

ses qualités personnelles (a). Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq cent chevaux qu'il avoit (b). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente, son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres (c). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites, mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue: ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues; tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, & tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre est que les revenus y sont mieux administrés : mais, lorsqu'ils le sont plus mal ?

(a) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des vertus & des vices.

(b) Vie de Pyrrhus.

(c) Justin, liv. XX.

(d) La présence d'Annibal fit cesser, parmi les Romains, toutes les divisions : mais la présence de Scipion ai-

mal? L'avantage d'un état libre eſt qu'il n'y a point de favoris : mais, quand cela n'eſt pas, & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout eſt perdu ; les loix ſont éludées plus dangereuſement qu'elles ne ſont violées par un prince, qui étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à ſa conſervation.

Des anciennes mœurs, un certain uſage de la pauvreté, rendoient, à Rome, les fortunes à peu près égales; mais, à Carthage, des particuliers avoient les richeſſes des rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impoſſible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réuniſſoit d'abord tous les intérêts, elle les ſéparoit encore plus à Carthage (*d*).

Dans les états gouvernés par un prince, les diviſions s'appaiſent aiſément, parce qu'il a dans ſes mains une puiſſance coërcitive qui ramene les deux partis; mais, dans une république, elles ſont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puiſſance même qui pourroit la guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple ſouf-

aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui reſtoit de force; les généraux, le ſénat, les grands devinrent plus ſuſpects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voy. dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion.

souffroit que le sénat eût la direction des affaires: à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avoit, par cela même, du désavantage: l'or & l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir: & ces derniers, calculant sans cesse la recette & la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulévement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures: mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux; elle ne se déterminoit que par sa gloire: &, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les loix, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome & Lacédémone: car, pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangeres, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis ; & , plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes (*e*), devenir les auxiliaires des Romains; &, quelque tems avant la seconde guerre punique, ils tirerent d'eux, & de leurs alliés, c'est-à-dire, d'un pays qui n'étoit guere plus grand que les états du pape & de Naples, sept cent mille hommes de pied, & soixante & dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois (*f*),

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de ving-deux à vingt-quatre légions ; cependant il paroît, par Tite-Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, Rome pour se défendre : celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient; & elle n'envoya que deux légions

(*e*) Florus, liv. I.
(*f*) Voyez Polybe. Le sommaire de Florus dit qu'il leverent 300000 hommes dans la ville & chez les Latins.

gions contre les plus grands rois: ce qui rendit ſes forces éternelles.

L'établiſſement de Carthage dans ſon pays étoit moins ſolide que celui de Rome dans le ſien: cette derniere avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts (*g*). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée; c'eſt que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à ſa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, ſe rendoient d'abord à quiconque ſe préſentoit pour les prendre: auſſi tous ceux qui y débarquerent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au déſeſpoir.

On ne peut guere attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion: leur ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choſes (*h*).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus inſolentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les puniſſoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le conſul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*): ils avoient ſi fort tourmenté les peuples d'Eſpagne, que, lorſque les Romains y arriverent,

(*g*) Tite-Live, liv. XXVII.
(*h*) Voyez Appien *liber libycus*.

rent, ils furent regardés, comme des libérateurs : &, si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succomberent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers tems, la superstition bannissoit en quelque façon, les étrangers de l'Egypte; &, lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets : mais, sous les rois grecs, l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister long-tems dans leur médiocrité; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élevent peu à peu, & sans que personne s'en apperçoive; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit, & signale leur puissance : mais, lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valoit mieux que la romaine, par deux raisons; l'une que les chevaux numides & espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie, & l'autre que la cavalerie romaine étoit mal

(*i*) Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, surtout dans le fragment du livre IX. Extrait des vertus & des vices.

mal armée; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe (*k*).

Dans la premiere guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; &, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires (*l*).

Scipion ayant conquis l'Espagne, & fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carhaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer, & connoissoient mieux la manœuvre que les Romains: mais il me semble que cet avantage n'étoit pas, pour lors, si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole ne pouvoient guere naviger que sur les côtes: aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames, petits & plats; presque toutes les rades étoient pour eux des ports; la science des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de chose. Aussi Aristote disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs suffisoient pour cela (*m*). L'art

(*k*) Livre VI.

(*l*) Des corps entiers de Numides passerent du côté des Romains, qui dès-lors commencerent à respirer.

(*m*) Polit. liv. VII. ch. 6.

(*n*) Voyez ce que dit Perrault sur les rames des anciens. Essai de physique, tit. III, mécanique des animaux.

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guere, avec mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (*n*).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit, à Actium, une funeste expérience (*o*); ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux dématés.

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de maniere: on a abandonné les rames (*p*), on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, & les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art: car, pour résister à la violence du canon, & ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros

(*o*) La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, vie de Thémistocle. L'histoire est pleine de faits pareils.

(*p*) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux.

gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puissance de l'art

Les petits vaisseaux d'autrefois accrochoient soudain, & les soldats combattoient des deux parts; on mettoit sur une flotte toute une armée de terre: dans la bataille navale que Régulus & son collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors, les soldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu; à présent, les soldats sont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation: une galere carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modele pour en bâtir; en trois mois de tems, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à présent, toute une vie suffit-elle à une prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si, de nos jours, un grand prince (*q*) réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi (*r*).

La seconde guerre punique est si fameuse, que

(*q*) LOUIS XIV.
(*r*) L'Espagne & la Moscovie.

que tout le monde la ſçait. Quand on examine bien cette foule d'obſtacles qui ſe préſenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire ſurmonta tous, on a le plus beau ſpectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de conſtance. Après les journées du Téſin, de Trébies & de Thraſimene, après celle de Cannes plus funeſte encore, abandonnée de preſque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'eſt que le ſénat ne ſe départoit jamais des maximes anciennes: il agiſſoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refuſé de faire aucun accommodement tandis qu'il ſeroit en Italie: & je trouve, dans Denys d'Halicarnaſſe (s), que, lors de la négociation de Coriolan, le ſénat déclara qu'il ne violeroit point ſes coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient ſur ſes terres; mais que, ſi les Volsques ſe retiroient, on accorderoit tout ce qui ſeroit juſte.

Rome fut ſauvée par la force de ſon inſtitution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verſer des larmes; le ſénat refuſa de racheter les priſonniers, & envoya les miſérables reſtes de l'armée faire la guerre en Sicile, ſans récompenſe ni aucun honneur militaire, juſqu'à ce qu'Annibal fût chaſſé d'Italie.

D'un

(s) Antiquités romaines, livre VIII.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Vénouse : cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple : il alla au devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire, celle de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un état; mais la perte imaginaire & de découragement, qui le prive des forces même que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouverent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne considere point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée,

mée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue? Alexandre, qui commandoit à ses propres sujets, prit, dans une occasion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre: il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, & brûla toutes leurs richesses & les siennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent (t).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevoit très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains: mais, lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouverent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces: elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

CHA-

(t) Histoire de sa vie. Paris, 1642. pag. 402.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaissement des Carthaginois.

Je m'imagine qu'Annibal disoit très-peu de bons mots, & qu'il en disoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live jetter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité: je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, & qui sçait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sçache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique: Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeller d'Italie Annibal, qui pleu-

(a) Il est surprenant, comme Josephe l'a remarqué dans le livre contre Appion, qu'Herodote ni Thucydide n'aient ja-

pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience & son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des ôtages, à livrer ses vaisseaux & ses éléphans, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennemi éternel.

Après l'abbaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces tems-là, comme deux mondes séparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre; on n'y pensoit point à ce qui se passoit en occident (*a*): car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite; & ce prince, qui n'ac-

jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles ſecours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaiſe volonté inutile.

Lorſqu'on voit deux grands peuples ſe faire une guerre longue & opiniâtre, c'eſt ſouvent une mauvaiſe politique de penſer qu'on peut demeurer ſpectateur tranquille; car celui des deux peuples qui eſt le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de ſoldats va combattre contre des peuples qui ne ſont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces tems-là: car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'orient, que quatre puiſſances capables de réſiſter aux Romains, la Grece, & les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la ſituation de ces deux premieres puiſſances, parce que les Romains commencerent par les ſoumettre.

Il y avoit, dans la Grece, trois peuples conſidérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens: c'étoient des aſſociations de villes libres, qui avoient des aſſemblées générales & des magiſtrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides de gain, toujours

(*b*) Les magiſtrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux: les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en feſtins. Voyez un fragment

jours libres de leur parole & de leurs fermens, enfin faifant la guerre fur la terre, comme les pirates la font fur mer. Les Achaïens étoient fans ceffe fatigués par des voifins ou des défenfeurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le fentiment préfent du bien & du mal, ils n'avoient pas affez d'efprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter: &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république fe maintenoit dans l'anarchie même (*b*).

Lacédémone avoit confervé fa puiffance, c'eft-à-dire, cet efprit belliqueux que lui donnoient les inftitutions de Lycurgue. Les Theffaliens étoient, en quelque façon, affervis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abbatus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés, tour à tour, par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens, fans force par eux-mêmes, & fans alliés (*c*), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois ; & l'on ne montoit plus fur la tribune, où avoit parlé Démofthene, que pour propofer les décrets les plus lâches & les plus fcandaleux.

D'ailleurs, la Grece étoit redoutable par fa fitua-

ment du liv. XX. de Polybe, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*c*) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grece. Polybe, liv. VIII.

ſituation, la force, la multitude de ſes villes, le nombre de ſes ſoldats, ſa police, ſes mœurs, ſes loix : elle aimoit la guerre, elle en connoiſſoit l'art ; & elle auroit été invincible, ſi elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas ſubjuguée : & les rois de Macédoine, qui ne pouvoient ſe réſoudre à abandonner leurs prétentions & leurs eſpérances, s'obſtinoient à travailler à l'aſſervir.

La Macédoine étoit preſqu'entourée de montagnes inacceſſibles ; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéiſſans, induſtrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils tinſſent ces qualités-là du climat, puiſqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées ſont les meilleurs ſoldats de l'empire des Turcs.

La Grece ſe maintenoit par une eſpece de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (*d*), le moindre échec étoit de conſéquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs deſſeins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches ; & les ſuc-

(*d*) Voyez Plutarque, vie de Flaminius.

ſuccès qu'ils avoient dans les guerres entrepriſes pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une eſpece d'allure donnée dans le commencement. Continuellement inſtruits par les périls & par les affaires, embarraſſés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, & diviſer ou réunir les intérêts : enfin ils étoient obligés de payer de leur perſonne à chaque inſtant.

Philippe, qui, dans le commencement de ſon regne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par ſa modération, changea tout-à-coup; il devint un cruel tyran, dans un tems où il auroit dû être juſte par politique & par ambition (*e*). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenſes; il avoit fini la guerre à l'avantage des ſes alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il penſât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita, au contraire, par de petites uſurpations; &, s'amuſant à diſcuter de vains intérêts, quand il s'agiſſoit de ſon exiſtence, par trois ou quatre mauvaiſes actions, il ſe rendit odieux & déteſtable à tous les Grecs.

Les

(*e*) Voyez, dans Polybe, les injuſtices & les cruautés par leſquelles Philippe ſe décrédita.

Les Etoliens furent les plus irrités: & les Romains, saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales, & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné qu'il se réduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit sortir ses garnisons de toute la Grece, livra ses vaisseaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance romaine; & il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événemens de ces tems-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la romaine: mais les Grecs ne changerent ni leurs armes, ni leur maniere de combattre; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grece, ils abbaisserent, par toutes sortes de voies,

les

les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre: de plus, ils ordonnerent que chaque ville grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, ſe gouverneroit dorénavant par ſes propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs ſe livrerent à une joie ſtupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que ſe donner des maîtres, furent au déſeſpoir: &, comme ils prenoient toujours des réſolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Antiochus, roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puiſſans des ſucceſſeurs d'Alexandre; car ils poſſédoient preſque tous les états de Darius, à l'Egypte près: mais il étoit arrivé des choſes qui avoient fait que leur puiſſance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de ſa vie, détruit le royaume de Lyſimaque. Dans la confuſion des choſes, pluſieurs provinces ſe ſouleverent: les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie ſe formerent. Mais ces petits états timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec
une

une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne ſongerent qu'à le conquérir; ce qui fit que, négligeant l'orient, ils y perdirent pluſieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la baſſe Aſie: mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorſque la capitale & les principales forces ſont dans les provinces baſſes de l'Aſie, on ne peut pas conſerver les hautes; & que, quand le ſiége de l'empire eſt dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les baſſes. L'empire des Perſes & celui de Syrie ne furent jamais ſi forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, ſi Séleucus étoit reſté à Babylone, & avoit laiſſé les provinces maritimes aux ſucceſſeurs d'Antigone, l'empire des Perſes auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorſque les Romains les paſſerent, les Parthes les firent preſque toujours périr (*f*): quand les Parthes oſerent les paſſer, ils furent d'abord obligés de revenir: &, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur

(*f*) J'en dirai les raiſons au chapitre XV. Elles ſont tirées, en partie, de la diſpoſition géographique des deux empires.

leur pays, deux ſortes de ſujets; les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés; ils n'avoient point cet eſprit d'indépendance qui nous porte à ſecouer le joug, mais cette impatience qui nous fait deſirer de changer de maître.

Mais la foibleſſe principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où régnoient des ſucceſſeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité, & la molleſſe, qui en aucun ſiecle n'a quitté les cours d'Aſie, régnoient ſur-tout dans celle-ci. Le mal paſſa au peuple & aux ſoldats, & devint contagieux pour les Romains même, puiſque la guerre qu'ils firent contre Antiochus eſt la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la ſituation du royaume de Syrie, lorſqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choſes, entreprit la guerre contre les Romains: mais il ne ſe conduiſit pas même avec la ſageſſe que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela: il ſe montra dans la Grece avec une petite partie de ſes forces; &, comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ſes plaiſirs. Il fut battu, & s'enfuit en Aſie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains, comme par un torrent, les ſervit de

tout son pouvoir, & devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger & de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laisseroit quelques villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminerent; &, n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent: il fut vaincu encore: &, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infame qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sçache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours (g) de s'ensévelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre: il avoit l'ame trop fiere, pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis; & il sçavoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui sçavent donner un bataille. Il y en a bien peu qui sçachent faire une guerre; qui soient également capables de se servir de la fortune, & de l'attendre, & qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après

(g) LOUIS XIV.

Après l'abbaiſſement d'Antiochus, il ne reſtoit plus que de petites puiſſances, ſi l'on en excepte l'Egypte, qui, par ſa ſituation, ſa fécondité, ſon commerce, le nombre de ſes habitans, ſes forces de mer & de terre, auroit pu être formidable: mais la cruauté de ſes rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuſes voluptés, les rendirent ſi odieux à leurs ſujets, qu'ils ne ſe ſoutinrent, la plupart du tems, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les ſœurs ſuccédoient avec les freres; &, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere avec la ſœur. Or, il eſt difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de ſucceſſion: car tous les petits démêlés domeſtiques devenant des déſordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin ſoulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie; populace immenſe, toujours prête à ſe joindre au premier de ſes rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maiſon, avec des droits réciproques ſur le tout, il arrivoit qu'il y avoit preſque toujours des princes régnans, & des prétendans à la couronne; que ces rois étoient ſur un trône chancelant; & que, mal établis au-dedans, ils étoient ſans pouvoir au-dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps: ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un tems où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force & de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter, sans bruit, leurs principales forces, firent deux choses: premiérement, ils établirent peu à peu, comme une maxime, chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement: de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales (*b*).

CHA-

(*b*) Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent, par le traité, à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur; &, pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea un tribunal qui jugea tous les peuples A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés: en quoi il faisoit deux choses; il attachoit à Rome des rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer; & il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer, & tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorſque l'on étoit occupé à une grande guerre, le ſénat diſſimuloit toutes ſortes d'injures, & attendoit, dans le ſilence, que le tems de la punition fût venu : que ſi quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refuſoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & ſe réſerver une vengeance utile.

Comme ils faiſoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne ſe formoit guere de ligues contre eux ; car celui qui étoit le plus éloigné du péril, ne vouloit pas en approcher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faiſoient toujours dans le tems, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit ; & de tant de peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'euſſent ſouffert toutes ſortes d'injures, ſi l'on avoit voulu les laiſſer en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambaſſadeurs, qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore ſenti leur puiſſance, étoient ſurement maltraités ; ce qui étoit un prétexte ſûr pour faire une nouvelle guerre (*a*).

Comme ils ne faiſoient jamais la paix de bonne foi, & que, dans le deſſein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des ſuſpenſions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faiſoient ſortir les garniſons des pla-

(*a*) Un des exemples de cela, c'eſt leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les éléphans; &, si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre: nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses freres ou de ses enfans en ôtage; ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le possesseur: s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple romain (*b*); & par-là, ils le rendoient sacré & inviolable: de maniere qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espece de ser-

(*b*) Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chapitre 8.

ſervitude, il étoit néanmoins très-recherché (c); car on étoit ſûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit ſujet d'eſpérer qu'elles ſeroient moindres; ainſi il n'y avoit point de ſervices que les peuples & les rois ne fuſſent prêts de rendre, ni de baſſeſſes qu'ils ne fiſſent, pour l'obtenir.

Ils avoient pluſieurs ſortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques ; d'autres, par l'établiſſement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Maſſiniſſe, Eumenès & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur aggrandiſſement ; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient ſujets par un long uſage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes grecques; pluſieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur ſujétion, comme Philippe & Antiochus: car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſoumettoient point de peuple qui ne leur ſervît à en abbaiſſer d'autres.

Lorſqu'ils laiſſoient la liberté à quelques villes, ils y faiſoient d'abord naître deux factions (d); l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre ſoutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : & comme cette derniere faction

(c) Ariathe fit un ſacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

(d) Voy. Polybe ſur les villes de Grece.

faction étoit toujours la plus puiſſante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils ſe rendoient maîtres d'un pays, ſous prétexte du ſucceſſion : ils entrerent en Aſie, en Bithynie, en Lybie, par les teſtamens d'Attalus, de Nicomede (*e*) & d'Appion ; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrene.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçuſſent dans leur alliance ceux à qui ils avoient acccordé la leur (*f*), & comme ils ne la refuſoient à aucune des voiſins d'un prince puiſſant, cette condition, miſe dans un traité de paix, ne lui laiſſoit plus d'alliés.

De plus, lorſqu'ils avoient vaincu quelque prince conſidérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ſes différends, avec les alliés des Romains (c'eſt-à-dire, ordinairement, avec tous ſes voiſins); mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puiſſance militaire.

Et, pour ſe la réſerver toute, ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambaſſadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Pauſias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui ſouvent l'avoit épuiſé, un ambaſſadeur romain

(*e*) Fils de Philopator.
(*f*) Ce fut le cas d'Antiochus.

romain furvenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut fe rappeller comment, avec une parole, ils chafferent d'Egypte Antiochus.

Sçachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne feroit permis à aucun roi d'Afie d'entrer en Europe, & d'y affujettir quelque peuple que ce fût (g). Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate, fut que, contre cette défenfe, il avoit foumis quelques barbares (h).

Lorfqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'euffent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laiffoient pas de paroître fur la fcene; &, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnaffe (i), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur fecours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrrivés par hafard, c'étoient des principes toujours conftans: & cela fe peut voir aifément; car les maximes dont ils firent ufage contre les plus grandes puiffances, furent précifement celles qu'ils avoient employées, dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils

(g) La défenfe faite à Antiochus, même avant la guerre, de paffer en Europe, devint générale contre les autres rois.

(h) Appian, *de bello Mithrid.*

Ils se servirent d'Eumenès & de Massinisse, pour subjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient servis des Latins & des Herniques, pour subjuguer les Volsques & les Toscans; ils se firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium; ils ôterent les liaisons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes latines (*k*).

Mais, sur-tout, leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe étoit formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres loix, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes: mais, comme dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a régné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'isle qui lui resta fidelle: en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit

(*i*) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambassades.

(*k*) Tite Live, liv. VII.

roit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire; &, par-là, ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (*l*): si l'un d'eux étoit en bas âge (*m*), ils décidoient en sa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point, que les peuples & les rois étoient leurs sujets, sans sçavoir précisément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées, sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient: &, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisieme dans Rome, toujours prête à marcher (*n*). Ainsi ils n'exposoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi met-

(*l*) Comme il arriva à Ariathe & Holopherne, en Cappadoce. Appian, *in Syriac.*

(*m*) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarerent pour les fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius qui étoit chez eux en otage, & qui les con-

mettoit au hasard toutes les siennes (*o*).

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, & non pas la ville. On sçait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, & des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire: ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie & alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine, & qu'il l'eut laissé aller sous la foi d'un traité, on se servit, contre lui, des troupes même qu'il avoit sauvées: &, lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix, qui avoit sauvé tant de citoyens, fut

conjuroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mere & les sénateurs ses peres.

(*n*) C'étoit une pratique constante, comme on peut voir par l'histoire.

(*o*) Voyez comme ils se conduisirent dans la guerre de Macédoine.

fut rompue à Rome; & l'on éluda la foi publique, en envoyant le consul qui l'avoit signée (*p*).

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, sous des conditions raisonnables; &, lorsqu'il les avoit exécutés, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer (*q*) par Jugurtha ses éléphans, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demanderent de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugerent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur sureté; & ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient

(*p*) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Lusitaniens, & les peuples de Corse. Voyez, sur ces derniers, un fragment du livre I de Dion.

(*q*) Ils en agirent de même avec Viriate: après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda, qu'il rendit les ar-

noient tous par les préſens immenſes qu'ils faiſoient pour conſerver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce ſujet aux Romains auroit ſuffi pour les vaincre (r).

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les tréſors: raviſſeurs moins injuſtes en qualité de conquérans, qu'en qualité de légiſlateurs. Ayant ſçu que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richeſſes immenſes, ils firent (s) une loi, ſur la propoſition d'un tribun, par laquelle ils ſe donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiſcation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magiſtrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injuſtices. Deux compétiteurs ſe ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuſe contre un rival qui n'étoit pas entiérement épuiſé: car on n'avoit pas même cette juſtice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou uſurpés ne ſe ſoutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confiſquoient les biens des plus riches citoyens: on faiſoit mille crimes, pour donner

armes; à quoi ni lui ni les ſiens ne purent conſentir. Fragment de Dion.

(r) Les préſens que le ſénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaiſe & un bâton d'yvoire, ou quelque robe de magiſtrature.

(s) Florus, liv. III, ch. 9.

donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne fervit mieux Rome, que le refpect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le filence, & les rendit comme ftupides. Il ne s'agiffoit pas du degré de leur puiffance; mais leur perfonne propre étoit attaquée. Rifquer une guerre, c'étoit s'expofer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainfi des rois, qui vivoient dans le fafte & dans les délices, n'ofoient jetter des regards fixes fur le peuple romain; &, perdant le courage, ils attendoient, de leur patience & de leurs baffeffes, quelque délai aux miferes dont ils étoient ménacès (*t*).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Afie & de la Grece, fans y avoir prefque, de villes en propre. Il fembloit qu'ils ne conquiffent que pour donner: mais ils reftoient fi bien les maîtres, que, lorfqu'ils faifoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainfi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas tems encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prifes à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs: fi, après la feconde guerre punique, ou celle

(*t*) Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puiffance & leurs richeffes aux Romains. Voyez, là-deffus, un fragment du premier livre de Dion.

(*u*) Ils n'oferent y expofer leurs colonies: ils aimerent mieux mettre une jaloufie éternelle entre les Car-

celle contre Antiochus, ils avoient pris de terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies (*u*).

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujettes; & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille (*x*): il fut un des principaux fondemens de leur puissance On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement; s'il se relevoit, on l'abbaissoit encore davantage: & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est

Carthaginois & Massinisse; & se servir du secours des uns & des autres, pour soumettre la Macédoine & la Grece.

(*x*) Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI, ch. 95, édit. d'Oxf.

C'eſt la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes : cela n'eſt bon à rien ; car, dans toute ſorte de gouvernement, on eſt capable d'obéir.

Mais Rome n'impoſant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entr'eux de liaiſons dangereuſes ; ils ne faiſoient un corps que par une obéiſſance commune ; &, ſans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés ſur les loix des fiefs n'ont jamais été durables, ni puiſſans : mais il n'y a rien au monde de ſi contradictoire que le plan des Romains & celui des barbares : &, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foibleſſe : dans l'un, la ſujétion étoit extrême ; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.



CHA-

(a) Frontin, Stratagêmes, liv. II, dit qu'Archelaüs, lieutenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ſes chariots à faulx ; au ſecond ſa phalange ; au troiſieme, les auxiliaires armés à la romaine, *mixtis fugi-*

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

De tous les rois que les Romains attaquerent Mithridate seul se défendit avec courage, & les mit en péril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir; de-là, ils s'étendoient sur la mer du Pont: Mithridate la couvroit de ses vaisseaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Asie étoit ouverte à ses invasions: il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces tems-là, obligerent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes (*a*).

D'une autre côté, Rome, travaillée par ses dissensions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie, & laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien

fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multùm fidebat. Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi Plutarque, vie de Lucullus.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples, de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grece & d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Persée & Jugurtha; mais un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulieres, parce que les révolutions y sont continuelles & toujours inopinées: car, si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance & de discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient: s'il avoit l'art de solliciter les peuples, & de faire révolter les villes, il éprouvoit, à son tour, des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans, & de ses femmes: enfin, s'il eut affaire à des

des généraux romains malhabiles, on envoya contre lui, en divers tems, Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine & de la Grece, ayant été vaincu à son tour par Sylla; réduit, par un traité, à ses anciennes limites; fatigué par les généraux romains; devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquérant de l'Asie; chassé par Lucullus, & suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane: &, le voyant perdu sans ressource, après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états, & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé: il fuit de ses états; &, passant l'Araxe, il marcha, de péril en péril, par le pays des Laziens: &, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Maccharès qui avoit fait sa paix avec les Romains (b).

Dans l'abysme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent (c).

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, & par

(b) Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort.

(c) Voyez Appian, *de bello Mithridatico*.

par une armée effrayée de la grandeur de ſes entrepriſes, & des haſards, qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ſes victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de ſon empire des pays infinis; ce qui ſervit plus au ſpectacle de la magnificence romaine, qu'à ſa vraie puiſſance: &, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à ſon triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fiſc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus expoſée (*d*).



CHA-

(*d*) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée; & Zonaras, liv. II.

(*a*) Les patriciens avoient même, en quelque façon, un caractere ſacré: il n'y avoit qu'eux qui puſſent pren-

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ses murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent sitôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique: les familles patriciennes obtenoient seules toutes (*a*) les magistratures, toutes les dignités, & par conséquent tous les honneurs militaires & civils (*b*).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent: à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entiere entre les mains des consuls, le peuple sentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas: il chercha donc à abbaisser le consulat, à avoir des magistrats plébéiens, & à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda: car, dans une ville où la pauvreté étoit la

dre les auspices. Voyez, dans Tite-Live, liv. VI, la harangue d'Appius Claudius.

(*b*) Par exemple: il n'y avoit qu'eux qui pussent être consuls & commander les armées.

la vertu publique ; où les richeſſes, cette voie ſourde pour acquérir la puiſſance, étoient mépriſées ; la naiſſance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puiſſance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'ariſtocratie ſe changer, peu à peu, en un état populaire.

Ceux qui obéiſſent à un roi ſont moins tourmentés d'envie & de jalouſie, que ceux qui vivent dans une ariſtocratie héréditaire. Le prince eſt ſi loin de ſes ſujets, qu'il n'en eſt preſque pas vu ; & il eſt ſi fort au-deſſus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puiſſe les choquer. Mais les nobles qui gouvernent ſont ſous les yeux de tous, & ne ſont pas ſi élevés, que des comparaiſons odieuſes ne ſe faſſent ſans ceſſe. Auſſi a-t-on vu, de tout tems, & le voit-on encore, le peuple déteſter les ſénateurs. Les républiques, où la naiſſance ne donne aucune part au gouvernement, ſont, à cet égard, les plus heureuſes ; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à ſa fantaiſie.

Le peuple, mécontent des patriciens, ſe retira ſur le mont ſacré : on lui envoya des députés qui l'appaiſerent : & comme chacun ſe promit ſecours l'un

(c) Zonaras, liv. II.

(d) Origine des tribuns du peuple.

(e) Le peuple, qui aimoit la gloire, compoſé de gens qui avoient paſſé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuſer ſes ſuffrages à un grand homme ſous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens, & il éliſoit

l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinſſent pas les paroles données (*c*), ce qui eût cauſé, à tous les inſtans, des ſéditions, & auroit troublé toutes les fonctions des magiſtrats; on jugea qu'il valoit mieux créer une magiſtrature qui pût empêcher les injuſtices faites à un plébéien (*d*). Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour ſe défendre, s'en ſervirent pour attaquer; ils enleverent, peu à peu, toutes les prérogatives des patriciens: cela produiſit des conteſtations continuelles. Le peuple étoit ſoutenu, ou plutôt animé par ſes tribuns; & les patriciens étoient défendus par le ſénat, qui étoit preſque tout compoſé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ſes propres forces, & ſa ſupériorité dans les ſuffrages, ſes refus d'aller à la guerre, ſes menaces de ſe retirer, la partialité de ſes loix, enfin ſes jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de réſiſtance. Le ſénat ſe défendoit par ſes bienfaits, & une ſage diſpenſation des tréſors de la république, par le reſpect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands perſonnages (*e*), par la religion même, les inſtitutions an-

ſoit des patriciens. Il fut obligé de ſe lier les m. ns, en établiſſant qu'il y auroit toujours un conſul plébéien: auſſi les familles plébéiennes, qui entrerent dans les charges, y furent-elles enſuite continuellement portées; &, quand le peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant, comme Var-

anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (*f*), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des tems, lorsque les plébéiens eurent tellement abbaissé les patriciens, que cette (*g*) distinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple agité par ses tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le sénat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, & qu'il

Varron & Marius, ce fut une espece de victoire qu'il remporta sur lui-même.

(*f*) Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien: mais les plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez, dans Tite-Live, liv. VIII, comment Publius Philo les abaissa dans sa dictature: il fit trois loix qui leur furent très-préjudiciables.

qu'il eſt impoſſible que les richeſſes ne donnent du pouvoir, les nobles réſiſterent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait, ce qui fut cauſe de la mort des Gracches, & de pluſieurs de ceux qui travaillerent ſur leur plan (*h*).

Il faut que je parle d'une magiſtrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des cenſeurs. Ils faiſoient le dénombrement du peuple; & de plus, comme la force de la république conſiſtoit dans la diſcipline, l'auſtérité des mœurs, & l'obſervation conſtante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magiſtrat ordinaire ne pouvoit pas punir (*i*). Il y a de mauvais exemples qui ſont pires que les crimes; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuſes, changer le cœur ou l'eſprit du citoyen, & en empêcher, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la perpétuité, les déſordres domeſtiques ou publics, étoient réformés par les cenſeurs. Ils pouvoient chaſſer du ſénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le che-

(*g*) Les patriciens ne conſerverent que quelques ſacerdoces, & le droit de créer un magiſtrat, qu'on appelloit *entre-roi*.

(*h*) Comme Saturninus & Glaucias.

(*i*) On peut voir comme ils dégraderent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie; ceux qui s'étoient rendus à Annibal; ceux qui, par une mauvaiſe interprétation, lui avoient manqué de parole.

cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, sans avoir part à ses privileges (*k*).

M. Livius nota le peuple même; &, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville (*l*). „ Car, disoit-il, après m'avoir condamné, vous m'avez fait consul & „ censeur: il faut donc que vous ayez prévariqué „ une fois, en m'infligeant une peine; ou deux „ fois, en me créant consul & ensuite censeur".

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les censeurs; parce que, pendant sa magistrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins (*m*).

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique (*n*): mais ils faisoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particuliere.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries, que Tite-Live (*o*) & Denys d'Halicarnasse (*p*) nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatre-vingt-treize centuries en six classes, & mis tout le bas peuple dans la derniere

(*k*) Cela s'appelloit : *Ærarium aliquem facere, aut in Cæritum tabulas referre.* On étoit mis hors de sa centurie, & on n'avoit plus le droit de suffrage.

(*l*) Tite-Live, liv. XXIX.

(*m*) Valere Maxime, liv. II.

re centurie, qui formoit ſeule la ſixieme claſſe. On voit que cette diſpoſition excluoit le bas peuple du ſuffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la ſuite, on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on ſuivroit, dans les ſuffrages, la diviſion par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, & trente & une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrerent naturellement dans les tribus de la campagne; & celles de la ville reçurent le bas peuple (q), qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires : & cela étoit regardé comme le ſalut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le ſurnom de très-grand (r). Les cenſeurs jettoient les yeux tous les cinq ans ſur la ſituation actuelle de la république; & diſtribuoient de maniere le peuple dans ſes diverſes tribus, que les tribuns & les ambitieux ne puſſent pas ſe rendre maîtres des ſuffrages, & que le peuple même ne pût pas abuſer de ſon pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis ſa naiſſance, ſa conſtitution ſe trouva telle, ſoit par l'eſprit du peuple, la force du ſénat, ou

(n) La dignité de ſénateur n'étoit pas une magiſtrature.
(o) Livre I.
(p) Liv. IV, art. 15 & ſuiv.
(q) Appellé *turba forenſis*.
(r) Voyez Tite-Live, liv. IX.

ou l'autorité de certains magiſtrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorſqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athenes tomba, parce que ſes erreurs lui parurent ſi douces qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus; auſſi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du tems des décemvirs (*s*).

Le gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même: & telles ſont ſes erreurs qu'elles ne ſont jamais longues; & que, par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles ſont ſouvent utiles.

En un mot, un gouvenement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſçauroit ſe maintenir, s'il n'eſt, par ſes propres loix, capable de correction.

CHA-

(*s*) Ni même plus de puiſſance.

(*a*) Les affranchis, & ceux qu'on appelloit *capite cenſi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrollés dans la milice de terre, excepté dans les cas preſſans. Servius Tullius les avoit mis dans la ſixieme claſſe, & on ne prenoit des ſoldats que dans les cinq premieres. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrolla indifféremment tout le monde:

CHAPITRE IX.

Deux cauſes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la républiqūe pouvoit facilement ſubſiſter. Tout ſoldat étoit également citoyen: chaque conſul levoit une armée, & d'autres citoyens alloient à la guerre ſous celui qui ſuccédoit. Le nombre des troupes n'étant pas exceſſif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui euſſent aſſez de bien pour avoir intérêt à la conſervation de la ville (*a*). Enfin le ſénat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la penſée de rien faire contre leur devoir.

Mais, loſque les légions paſſerent les Alpes & la mer, les gens de guerre qu'on étoit obligé de laiſſer pendant pluſieurs campagnes dans les pays que l'on ſoumettoit, perdirent peu à peu l'eſprit de citoyens; & les généraux qui diſpoſerent des armées & des royaumes, ſentirent leur force & ne purent plus obéir.

Les ſoldats commencerent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder ſur lui toutes leurs eſpé-

de: *Milites ſcribere*, dit Sallufte, *non more majorum neque claſſibus, ſed uti cujuſque libido erat*, capite cenſos *pleroſquè*: de bello Jugurth. Remarquez que, dans la diviſion par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient, à peu près, les mêmes que ceux qui, dans la diviſion par centuries, étoient dans la ſixieme claſſe.

eſpérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les ſoldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de Céſar. Rome ne put plus ſçavoir ſi celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit ſon général, ou ſon ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ſa puiſſance même, le ſénat put aiſément ſe défendre, parce qu'il agiſſoit conſtamment; au lieu que la populace paſſoit ſans ceſſe, de l'extrêmité de la fougue à l'extrêmité de la foibleſſe: mais, quand le peuple put donner à ſes favoris une formidable autorité au-dehors, toute la ſageſſe du ſénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'eſt que les malheurs & les ſuccès qui leur arrivent leur font preſque toujours perdre la liberté; au lieu que les ſuccès & les malheurs d'un état où le peuple eſt ſoumis confirment également ſa ſervitude. Une république ſage ne doit rien haſarder qui l'expoſe à la bonne ou à la mauvaiſe fortune: le ſeul bien auquel elle doit aſpirer, c'eſt à la perpétuité de ſon état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la

(*b*) *Jus Latii*, *jus italicum.*

(*c*) Les Eques diſoient, dans leurs aſſemblées: ceux qui ont pu choiſir ont preféré leurs loix au droit de la cité romaine, qui a été une peine néceſſaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite-Live, liv. IX.

(*d*) Les Aſculans, les Marſes, les Veſtins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompeians, les Vé-

la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit ſoumis tout l'univers avec le ſecours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens tems, divers privileges (*b*). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort ſouciés du droit de bourgeoiſie chez les Romains; & quelques-uns aimerent mieux garder leurs uſages (*c*). Mais, lorſque ce droit fut celui de la ſouveraineté univerſelle, qu'on ne fut rien dans le monde ſi l'on n'étoit citoyen romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie réſolurent de périr ou d'être Romains: ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voie des armes; ils ſe révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer ionienne; les autres alliés alloient les ſuivre (*d*). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainſi dire, les mains avec leſquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ſes murailles: elle accorda ce droit tant deſiré aux alliés qui n'avoient pas encore ceſſé d'être fideles (*e*); & peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même eſprit, un même

Vénuſiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres. Appien, de la guerre civile, livre I.

(*e*) Les Toſcans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à ſe ſoumettre: &, comme on les fit auſſi citoyens, d'autres poſerent encore les armes; & enfin il ne reſta que les Samnites, qui furent exterminés.

me amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du sénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, & sa dépendance de quelque grand protecteur (*f*). La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble: &, comme on n'en étoit citoyen que par une espece de fiction; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les sentimens romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entieres, pour troubler les suffrages, ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appella *comices* une troupe de quelques séditieux: l'autorité du peuple, ses loix, lui-même, devinrent des choses chimériques; & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus sçavoir si le peuple avoit fait une ordonnance: ou s'il ne l'avoit point faite (*g*).

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divisions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient nécessaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient

(*f*) Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

voient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions; & ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre & timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles: &, pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équivoque: la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelqu'opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances, dans la musique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble; c'est-à-dire, une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-dire, de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle; le labou-

(g) Voyez les lettres de Cicéron à Atticus, livre IV, lettre 18.

boureur, l'homme de guerre, le négociant, le magiſtrat, le noble, ne ſont joints que parce que les uns oppriment les autres ſans réſiſtance: &, ſi l'on y voit de l'union, ce ne ſont pas des citoyens qui ſont unis, mais des corps morts enſevelis les uns auprès des autres.

Il eſt vrai que les loix de Rome devinrent impuiſſantes pour gouverner la république: mais c'eſt une choſe qu'on a vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorſqu'elle s'eſt aggrandie; parce qu'elles étoient telles que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les loix bonnes, & les loix convenables; celles qui font qu'un peuple ſe rend maître des autres, & celles qui maintiennent ſa puiſſance lorſqu'il l'a acquiſe.

Il y a, à préſent, dans le monde, une république que preſque perſonne ne connoît (*b*), & qui, dans le ſecret & le ſilence, augmente ſes forces chaque jour. Il eſt certain que, ſi elle parvient jamais à l'état de grandeur où ſa ſageſſe la deſtine, elle changera néceſſairement ſes loix; & ce ne ſera point l'ouvrage d'un légiſlateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ſes loix étoient admirables pour cela. Auſſi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, ſous le pouvoir des rois, dans l'ariſtocratie, ou dans l'état po-

(*b*) Le canton de Berne.

populaire, elle n'a jamais ceſſé de faire des entrepriſes qui demandoient de la conduite, & y a réuſſi. Elle ne s'eſt pas trouvée plus ſage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement : elle a ſoutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même ſupériorité ; & n'a point eu de proſpérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne ſe ſoit ſervi.

Elle perdit ſa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt ſon ouvrage.



CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

Je crois que la ſecte d'Epicure, qui s'introduiſit à Rome ſur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'eſprit des Romains (*a*). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : auſſi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de ſon tems, les ſermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainſi dire, enchaîné (*b*).

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus (*c*), qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le tems de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, *vient de communiquer au ſénat l'accord que ſon compétiteur & lui avoient fait avec les conſuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriſer dans la pourſuite du conſulat pour l'année ſuivante : & eux, de leur côté, s'obligeoient de payer aux conſuls quatre cent mille ſeſter-*

(*a*) Cynéas en ayant diſcouru à la table de Pyrrhus, Fabricius ſouhaita que les ennemis de Rome puſſent tous prendre les principes d'une pareille ſecte. Plutarque, vie de Pyrrhus.

(*b*) „ Si vous prêtez aux Grecs un talent avec dix promeſſes, dix cautions, autant de témoins, il eſt impoſſible qu'ils gardent leur foi; mais, parmi les Romains, „ ſoit qu'on doive rendre compte des deniers publics, ou „ de ceux des particuliers, on eſt fidele, à cauſe du ſer- „ ment

sesterces, s'ils ne leur fournissoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient présens lorsque le peuple avoit fait la loi curiate (*d*), *quoiqu'il n'en eût point fait ; & deux consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du* senatus-consulte *qui régloit l'état de leurs provinces quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat !

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitole éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulieres. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs & non pas dans les richesses, celles des Romains qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe & des profusions

„ ment que l'on a fait. On a donc sagement établi la „ crainte des enfers ; & c'est sans raison qu'on la combat „ aujourd'hui ". Polybe, livre VI.

(*c*) Livre IV, lettre 18.

(*d*) La loi *curiate* donnoit la puissance militaire ; & le senatus-consulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur : or les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi, & un faux senatus-consulte.

ſions qui n'en avoient point (*e*). Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richeſſes, le furent enſuite par leur pauvreté. Avec des biens au-deſſus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les deſirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats ; & comme dit Salluſte (*f*), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni ſouffrir que d'autres en euſſent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de ſon inſtitution avoit été telle qu'elle avoit conſervé une valeur héroïque & toute ſon application à la guerre, au milieu des richeſſes, de la molleſſe & de la volupté ; ce qui n'eſt, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens romains regardoient le commerce (*g*) & les arts comme des occupations d'eſclaves (*h*) ; ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis qui continuoient leur premiere induſtrie. Mais, en général, ils ne connoiſ-

(*e*) La maiſon que Cornélie avoit achetée ſoixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de tems après, deux millions cinq cent mille. Plutarque, vie de Marius

(*f*) *Ut meritò dicatur genitos eſſe qui nec ipſi habere poſſent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'hiſtoire de Salluſte, tiré du livre de la cité de dieu livre II, chapitre 18.

(*g*) Romulus ne permit que deux ſortes d'exercices aux gens

noissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures & aux honneurs (*i*). Ainsi les vertus guerrieres resterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.



CHA-

gens libres, l'agriculture & la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnasse, livre II; *id.* livre IX.

(*h*) Cicéron en donne les raisons dans ses offices, livre I, chapitre 42.

(*i*) Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, livre VI.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla: 2. de Pompée & César.*

JE fupplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla: on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable hiftoire. Outre la jaloufie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux; les nouveaux citoyens & les anciens ne fe regardoient plus comme les membres d'une même république (*a*); & l'on fe faifoit une guerre qui, par un caractere particulier, étoit en même tems civile & étrangere.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la caufe des défordres que l'on avoit vus: elles augmentoient l'autorité du fénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaifie, qui lui fit quitter la dictature, fembla rendre la vie à la république: mais, dans la fureur de fes fuccès, il avoit fait des chofes qui mirent Rome dans l'impoffibilité de conferver fa liberté.

Il ruina, dans fon expédition d'Afie, toute la difci-

(*a*) Comme Marius, pour fe faire donner la commiffion de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit par le fecours du tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maitres des fuffrages, ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le fénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

discipline militaire : il accoutuma son armée aux rapines (*b*), & lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des soldats qui devoient, dans la suite, corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enseigna aux généraux romains à violer l'asyle de la liberté (*c*).

Il donna les terres des citoyens aux soldats (*d*), & il les rendit avides pour jamais; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses citoyens entre ses mains.

Il inventa les proscriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès lors il fut impossible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux & qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté étoient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (*e*), un homme qui, dans une cause impie & une victoire encore

(*b*) Voyez : dans la conjuration de Catilina, le portrait que Salluste nous fait de cette armée.

(*c*) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cùm armis ingressus est.* Fragment de Jean d'Anthioche, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*d*) On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus, mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

(*e*) Offices, livre II, chapitre 8.

re plus honteuſe, ne confiſqua pas ſeulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entieres.

Sylla, quittant la dictature, avoit ſemblé ne vouloir vivre que ſous la protection de ſes loix même : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une ſuite de ſes violences. Il avoit donné des établiſſemens à quarante-ſept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à ſa vie, veilloient à ſa ſureté, & étoient toujours prêts à le ſecourir ou à le venger (*f*).

La république devant néceſſairement périr, il n'étoit plus queſtion que de ſçavoir comment, & par qui elle devoit être abbattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne ſçavoit pas aller à ſon but ſi directement que l'autre, effacerent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier, Céſar le ſuivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit caſſer les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple ; &, quand il eut fait à ſon ambition un ſacrifice des loix les plus ſalutaires de ſa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut : & la témérité du peuple fut ſans bornes à ſon égard.

Les loix de Rome avoient ſagement diviſé la puiſ-

(*f*) On peut voir ce qui arriva après la mort de Céſar.

puiſſance publique en un grand nombre de magiſtratures, qui ſe ſoutenoient, s'arrêtoient, & ſe tempéroient l'une l'autre : &, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple, voyant paſſer devant lui pluſieurs perſonnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces tems-ci, le ſyſtême de la république changea; les plus puiſſans ſe firent donner par le peuple des commiſſions extraordinaires : ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magiſtrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un ſeul, ou de peu de gens (*g*).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius ? on en donna la commiſſion à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate ? tout le monde cria Pompée. Eut-on beſoin de faire venir des bleds à Rome ? le peuple croit être perdu, ſi on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates ? il n'y a que Pompée. Et, lorſque Céſar menace d'envahir, le ſénat crie à ſon tour, & n'eſpere plus qu'en Pompée.

„ Je crois bien (diſoit Marcus (*h*) au peuple)
„ que Pompée, que les nobles attendent, aime-
„ ra mieux aſſurer votre liberté que leur domi-
„ nation : mais il y a eu un tems où chacun de
„ vous devoit avoir la protection de pluſieurs,
„ & non pas tous la protection d'un ſeul; & où
„ il

(*g*) *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* Salluſte, *de conjurat. Catil.*

(*h*) Fragment de l'hiſtoire de Salluſte.

„ il étoit inoui qu'un mortel pût donner ou „ ôter de pareilles choſes ".

A Rome, faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes perſonnes les honneurs & la puiſſance; ce qui, dans des tems de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple ſur un ſeul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on ſçait préciſément ce que l'on donne; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences exceſſives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets néceſſaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent ſans meſure ſon amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ſes armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en ſimple citoyen. Ces actions, qui le comblerent de gloire, firent que, dans la ſuite, quelque choſe qu'il eût faite au préjudice des loix, le ſénat ſe déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de Céſar. Celui-ci vouloit aller à la ſouveraine puiſſance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaiſoit point à Pompée; il aſpiroit à la dictature, mais par les ſuffrages du peuple: il ne pouvoit conſentir à uſurper la puiſſance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'eſt jamais conſtan-

tante, il y eut des tems où Pompée vit diminuer son crédit (*i*); &, ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit augmenterent le leur, & s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit dans les élections, un prix au suffrage de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leur fonctions, espérant que les gens sages lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César & Crassus. Caton disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vues & les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tirannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César; mais sans le sçavoir, il le lui sacrifia. Bient-tôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ses artifices même: il troubla la ville par ses émissaires, & se rendit maître des élections; consuls, préteurs, tribuns furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée: il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit

(*i*) Voyez Plutarque.

doit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée: il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger: il soutenoit au sénat que César n'oseroit faire la guerre; &, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre; c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint, à son gouvernement de la Gaule cisalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avoit pas souffert, non plus, que l'Italie fût entiérement dégarnie de troupes: cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *senatus-consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césene, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit sacrilege & parricide quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considé-

ſidérable encore; c'étoit celui de la Gaule tranſalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occaſion de faire la guerre, pendant pluſieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ſes ſoldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si Céſar n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule tranſalpine, il n'auroit point corrompu ſes ſoldats, ni fait reſpecter ſon nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule ciſalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au paſſage des Alpes: au lieu que, dès le commencement de la guerre, il ſut obligé d'abandonner l'Italie; ce qui fit perdre à ſon parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, eſt la puiſſance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, Céſar l'y répandit lorſqu'il paſſa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre, que celui qui reſte dans les affaires déſeſpérées: il ne ſçut que céder & que fuir; il ſortit de Rome, y laiſſa le tréſor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ſes troupes, toute l'Italie, & paſſa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de Céſar: mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités ſans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vain-

queur; & qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misere & la faim: mais, comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse (*k*). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, & être, comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit ne vouloit jamais suivre l'avis de Caton de traîner la guerre en longueur: enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout: &, lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisieme fois (*l*).

Vous

(*k*) Voyez Plutarque, vie de Pompée.
(*l*) Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile;

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durerent si long-tems, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat: &, lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guere que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang; au lieu que, dans les autres tems, on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après

le, livre IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe: & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée: & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne désire tout que parce qu'il possede beaucoup.

Si César & Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée; & la république, destinée à périr auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde: mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoique l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur, avec raison. Il dit à Cassius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne & en Afrique; & que, s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils se seroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (*m*). Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guer-

(*m*) Epitres familieres, livre XV.

guerres; &, en ne prévenant pas les deux dernieres, remit en queſtion ce qui avoit été décidé à Pharſale.

César gouverna d'abord ſous des titres de magiſtrature; car les hommes ne ſont guere touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Aſie abhorroient ceux de conſul & de proconſul, les peuples d'Europe déteſtoient celui de roi; de ſorte que, dans ces tems-là, ces noms faiſoient le bonheur ou le déſeſpoir de toute la terre. Céſar ne laiſſa pas de tenter de ſe faire mettre le diadême ſur la tête: mais, voyant que le peuple ceſſoit ſes acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives (n): & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le ſouffrir tiran, aimaſſent pour cela la tirannie, ou cruſſent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le ſénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de ſe lever; &, pour lors, les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offenſe jamais plus les hommes, que lorſqu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages. Cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'eſt toujours une marque de mépris.

Céſar, de tout tems ennemi du ſénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit

(n) Il caſſa les tribuns du peuple.

étoit devenu presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance: par-là, sa clémence même fut insultante; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les sénatus-consultes; il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoieut dans l'esprit. „ J'apprends quelquefois, dit Cicéron (*o*), qu'un „ sénatus-consulte, passé à mon avis, a été por- „ té en Syrie & en Arménie, avant que j'aie sçu „ qu'il ait été fait; & plusieurs princes m'ont écrit „ des lettres de remerciemens sur ce que j'avois „ été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, „ que non seulement je ne sçavois pas être rois, „ mais même qu'ils fussent au monde ".

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce tems-là (*p*), qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abbattement & le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même; lorsque le sénat étant sans fonctions, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul: & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des histo-

(*o*) Lettres familieres, livre IX.

(*p*) Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpicius.

(*q*) Decimus Brutus, Caïus Casca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Basillus étoient amis de César. Appian, *de bello civili*, liv. II.

hiſtoriens. Elles ſont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un ſiecle où la fauſſe politeſſe n'avoit pas mis le menſonge par-tout: enfin, on n'y voit point comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent ſe tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à ſe tout dire.

Il étoit bien difficile que Céſar pût défendre ſa vie: la plupart des conjurés étoient de ſon parti (*q*), ou avoient été par lui comblés de bienfaits; & la raiſon en eſt bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans ſa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (*r*): car, à un homme qui n'a rien, il importe aſſez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grece & d'Italie, qui faiſoit regarder comme un homme vertueux l'aſſaſſin de celui qui avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance. A Rome, ſur-tout depuis l'expulſion des rois, la loi étoit préciſe, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faiſoit magiſtrat pour le moment, & l'avouoit pour ſa défenſe.

Brutus (*s*) oſe bien dire à ſes amis que, quand ſon

(*r*) Je ne parle pas des ſatellites d'un tyran, qui ſeroient perdus après lui; mais de ſes compagnons dans un gouvernement libre.

(*s*) Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron.

son pere reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même: &, quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu à peu, les conjurations, au commencement du regne d'Auguste, renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere: la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes?



CHA-

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

Il étoit tellement impoffible que la république pût fe rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté; car les caufes qui l'avoient détruite fubfiftoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la foutenir.

Après l'action faite, ils fe retirerent au capitole; le fénat ne s'affembla pas: &, le lendemain, Lépidus, qui cherchoit le trouble, fe faifit, avec des gens armés, de la place romaine.

Les foldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenfes qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome: cela fit que le fénat approuva tous les actes de César; & que, conciliant les extrêmes, il accorda une amniftie aux conjurés; ce qui produifit une fauffe paix.

César, avant fa mort, fe préparant à fon expédition contre les Parthes, avoit nommé des magiftrats pour plufieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinffent, dans fon abfence, la tranquillité de fon gouvernement: ainfi, après fa mort, ceux de fon parti fe fentirent des reffources pour long-tems.

Comme le fénat avoit approuvé tous les actes de César fans reftriction, & que l'exécution

en fut donnée aux conſuls; Antoine, qui l'étoit, ſe ſaiſit du livre des raiſons de Céſar, gagna ſon ſecretaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut de maniere que le dictateur régnoit plus impérieuſement que pendant ſa vie: car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faiſoit; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaiſes intentions contre la république, trouvoit ſoudain une récompenſe dans les livres de Céſar.

Par un nouveau malheur, Céſar avoit amaſſé, pour ſon expédition, des ſommes immenſes, qu'il avoit miſes dans le temple d'Ups: Antoine, avec ſon livre, en diſpoſa à ſa fantaiſie.

Les conjurés avoient d'abord réſolu de jetter le corps de Céſar dans le Tybre (*a*); ils n'y auroient trouvé nul obſtacle: car, dans ces momens d'étonnement qui ſuivent une action inopinée, il eſt facile de faire tout ce qu'on peut oſer. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva.

Le ſénat ſe crut obligé de permettre qu'on fît les obſeques de Céſar: & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tiran, il ne pouvoit lui refuſer la ſépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, ſi vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de

(*a*) Cela n'auroit pas été ſans exemple: après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut depuis appellé Veſpillo, jetta ſon corps dans le Tybre. Aurelius Victor, *de viris illuſt.*

de faire ensuite l'oraison funebre du défunt : Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament où il lui faisoit de grandes largesses, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maison des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le sénat dans toute cette affaire (*b*), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'exposer à périr; & que même on n'auroit point péri : mais il se disculpe sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'étoit plus tems : & ceux qui sçavent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comete à longue chevelure parut pendant sept jours ; le peuple crut que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Asie de bâtir des temples aux rois & même aux proconsuls qui les avoient gouvernés (*c*); on leur laissoit faire ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude : les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César,

(*b*) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre 16.

(*c*) Voyez, là-dessus, les lettres de Cicéron à Atticus, livre V ; & la remarque de monsieur l'abbé de Mongaut.

ſar, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (*d*).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule ciſalpine, ayant refuſé de la lui remettre, il voulut l'en chaſſer: cela produiſit une guerre civile, dans laquelle le ſénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine ſon ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave; &, au lieu de chercher à faire oublier au peuple Céſar, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave ſe conduiſit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le conſulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne ſe déſie jamais.

Ce qui gâte preſque toutes les affaires, c'eſt qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réuſſite principale, cherchent encore de certains petits ſuccès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contens d'eux.

Je crois que, ſi Caton s'étoit réſervé pour la république, il auroit donné aux choſes tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour

(*d*) Dion dit que les triumvirs, qui eſpéroient tous d'avoir quelque jour la place de Céſar, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit : livre XLVII.

pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire (*e*): Cicéron se voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours: celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele, en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au traverts de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modene: les deux consuls Hirtius & Pansa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abbaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, & se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, & ses droits en apparence plus légitimes (*f*).

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule transalpine, où il avoit été reçu par Lépidus: ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils se donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis &

(*e*) *Esse quam videri bonus malebat: itàque quominùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur.* Saluste, de bello Catil.

(*f*) Il étoit héritier de César, & son fils par adoption.

& de leurs ennemis (*g*). Lépide resta à Rome: les deux autres allerent chercher Brutus & Cassius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Cassius se tuerent avec une précipitation qui n'est pas excusable; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort: le progrès de la secte stoïque qui y encourageoit; l'établissement des triomphes & de l'esclavage qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués (*h*); une espece de point-d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole; enfin une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (*i*).

On

(*g*) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez Dion.

(*h*) *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora manebant testamenta; pretium festinandi.* Tacite, annal. liv. VI.

On pourroit ajouter, une grande facilité dans l'exécution : l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort ; parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manieres, & agit par des principes si contraires qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit, à tous les instans, échapper à toute autre puissance.



CHA-

(*i*) Si Charles I, si Jacques II avoient vêcu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'une une telle mort, l'autre une telle vie.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPEE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de profcrits, qui combattoient pour leurs dernieres efpérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieufes, &, après bien des mauvais fuccés, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient prefque tous fini malheureufement leur vie (*a*); & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abbattu tant de fois dans des guerres où l'on ne fe faifoit aucun quartier, euffent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conféquence d'une vengeance célefte, qui puniffoit les meurtiers de Céfar, & profcrivoit leur caufe.

Octave gagna les foldats de Lépidus, & le dépouilla de la puiffance du triumvirat: il lui envia même la confolation de mener une vie obfcure, & le força de fe trouver comme homme privé dans les affemblées du peuple.

On eft bien aife de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république: toujours le premier à commencer les troubles; formant fans ceffe des projets funes-

(*a*) De nos jours prefque tous ceux qui jugerent Charles I, eurent une fin tragique. C'eft qu'il n'eft guere poffible, de faire des actions pareilles fans avoir, de tous côtés,

funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge (*b*), & cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guere l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces tems-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, & que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le deshonorerent le plus, aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui; &, s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le tems de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine, se préparant contre Octave, jura à ses soldats que, deux mois après sa victoire, il rétabliroit la république; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La

tés de mortels ennemis, & par conséquent sans courir une infinité de périls.

(*b*) L'abbé de saint Réal.

La bataille d'Actium se donna; Cléopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle. Il est certain que, dans la suite, elle le trahît (c): peut-être que, par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisieme maître du monde.

Une femme, à qui Antoine avoit sacrifié le monde entier, le trahit: tant de capitaines & tant de rois, qu'il avoit aggrandis ou faits, lui manquerent: &, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits; la premiere idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver: ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les soldats romains n'avoient point proprement d'esprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des espérances immenses: mais, le chef battu n'étant plus en état de remplir ses promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincérement dans la querelle; car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du sénat ou du peuple. Ainsi, sitôt

(c) Voyez Dion, livre I.

(d) Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour

ſitôt qu'un des chefs étoit battu, elles ſe donnoient à l'autre (*d*) ; car il falloit que chaque ville ſongeât à ſe juſtifier devant le vainqueur, qui, ayant des promeſſes immenſes à tenir aux ſoldats, devoit leur ſacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux ſortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion; & elles ont duré, parce que le motif ſubſiſtoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques grands, & elles étoient d'abord étouffées.

Auguſte (c'eſt le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'eſt-à-dire, une ſervitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'uſurper la ſouveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité ſans bornes d'un ſeul ; & on nomme trouble, diſſention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des ſujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une eſpece d'anarchie dans la république. Pompée, Craſſus & Céſar y réuſſirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent;

pour les contenir & les Romains n'avoient eu beſoin d'aſſurer leur empire que par des armées ou des colonies.

rent; &, comme les bons légiſlateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires: ils introduiſirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; &, quand on étoit accuſé de brigues, on corrompoit auſſi les juges: ils firent troubler les élections par toutes ſortes de violence; &, quand on étoit mis en juſtice on intimidoit encore les juges (e): l'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe (f).

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de ſon pouvoir, & à devenir néceſſaires, en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain: mais, lorſqu'Auguſte fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire ſentir le bonheur du gouvernement d'un ſeul.

Lorſqu'Auguſte avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des ſoldats, & non pas les conjurations des citoyens; c'eſt pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut ſi cruel aux autres. Lorſqu'il fut en paix, il craignit les conjurations: &, ayant toujours devant les yeux le deſtin de Céſar, pour éviter ſon ſort, il ſongea à s'éloigner de ſa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguſte. Il porta dans le ſénat une cuiraſſe ſous ſa robe; il refuſa le nom de dictateur: &,

(e) Cela ſe voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus.

&, au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, & que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du sénat, & de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible, sans choquer ses intérêts; & il en fit un aristocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire: gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entiérement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire: mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste: &, quoique les hommes soient fort bisarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglemens tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature: mais, dans toute

(*f*) César fit la guerre aux Gaulois, & Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion.

toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain; tous ses réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté: Auguste, rusé tyran (*g*), les conduit doucement à la servitude. Pendant que, sous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie: &, pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste; ou plutôt cet honneur devint un privilege de la souveraineté (*h*). La plupart des choses qui arriverent sous les empereurs avoient leur origine dans la republique (*i*), & il faut les approcher: celui-là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite (*k*); or, elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, & par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme, du tems de la république, on eut pour

(*g*) J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie.

(*h*) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

(*i*) Les Romains ayant changé de gouvernement sans avoir été envahis, les mêmes coutumes resterent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta, à peu près.

(*k*) Dion, *in Aug.* liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea,

pour principe de faire continuellement la guerre; ſous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix: les victoires ne furent regardées que comme des ſujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs ſervices à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choſes: il fallut modérer ſa gloire, de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalouſie du prince; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ſes yeux ne pouvoient ſouffrir.

Auguſte fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoiſie romaine (*l*); il fit des loix (*m*) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'eſclaves (*n*); il recommanda, par ſon teſtament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choſes étoient très-bien liées enſemble: dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoiſie nouvelle; ni d'affranchiſſemens.

Lors-

gligea, par modeſtie, de rendre compte au ſénat de ſon expédition contre les peuples du Boſphore, & refuſa même le triomphe; & que, depuis lui, perſonne de ſes pareils ne triompha, mais c'étoit une grace qu'Auguſte vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidus, la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

(*l*) Suétone, *in Aug.*

(*m*) *Idem ibid.* Voyez les inſtitutes, livre I.

(*n*) Dion, *in Aug.*

Lorſque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ſes habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue: dans la ſuite, pluſieurs citoyens des villes voiſines y vinrent, pour avoir part au droit de ſuffrage; & ils s'y établirent en ſi grand nombre, que, ſur les plaintes des alliés, on fut ſouvent obligé de les leur renvoyer: enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favoriſerent les mariages, & même les rendirent néceſſaires. Rome fit, dans toutes ſes guerres, un nombre d'eſclaves prodigieux: &, lorſque ſes citoyens furent comblés de richeſſes, ils en acheterent de toutes parts, mais ils les affranchirent ſans nombre, par généroſité, par avarice, par foibleſſe (*o*): les uns vouloient récompenſer des eſclaves fideles; les autres vouloient recevoir, en leur nom, le bled que la république diſtribuoit aux pauvres citoyens, d'autres enfin deſiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la ſuiviſſent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut preſque compoſé d'affranchis (*p*); de façon que ces maîtres du monde, non ſeulement dans les commencemens, mais dans tous les tems, furent la plupart d'origine ſervile.

Le nombre du petit peuple, preſque toujours com-

(*o*) Denys d'Halicarnaſſe, livre IV.

(*p*) Voyez Tacite, annal. livre XIII. *Latè fuſum id corpus*, &c.

(*q*) Il régla que les ſoldats prétoriens auroient cinq mille

composé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers : Rome les recevoit esclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguste mit dans la ville un gouverneur & une garnison ; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontieres, & établit des fonds particuliers pour les payer ; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompense en argent, & non pas en terres (*q*).

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla, la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens (*r*) ; mais, si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de

mille drachmes ; deux après seize ans de service, & les trois autres mille drachmes après vingt ans de service. Dion, *in Aug.*

(*r*) Voyez Tacite, annal. liv. XIV, sur les soldats menés à Tarente & à Antium.

de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la fureté des convois, & la communication des diverses parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la méditerranée; on ne navigeoit, dans ces tems-là, que dans cette mer; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire: tout devint secret; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs; on ne sçut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les historiens conjecturerent.



CHAPITRE XIV.

TIBERE.

Comme on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose, & enfin les renverser dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conservoient ; ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, & renversa, sous Tibere, avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le peuple romain. Tibere se saisit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi; mais des paroles, des signes, & des pensées même: car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves: la dissimulation & la tristesse du prince se communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller, dans l'esprit des peuples, le bonheur des tems précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la justice; lorsqu'on va, pour

ainſi dire, noyer des malheureux ſur la planche même ſur laquelle ils s'étoient ſauvés.

Et comme il n'eſt jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'inſtrumens de ſa tyrannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put ſoupçonner. Du tems de la république, le ſénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoiſſoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *leſe majeſté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de baſſeſſe qui ne peut s'exprimer; les ſénateurs alloient au-devant de la ſervitude; ſous la faveur de Séjan, les plus illuſtres d'entr'eux faiſoient le métier de délateurs.

Il me ſemble que je vois pluſieurs cauſes de cet eſprit de ſervitude qui régnoit pour lors dans le ſénat. Après que Céſar eut vaincu le parti de la république, les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le ſénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient miſes à ſa puiſſance, & à lui déférer des honneurs exceſſifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allerent juſqu'à propoſer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne ſe défia point du ſénat & qu'il y fut aſſaſſiné; mais cela fit auſſi que, dans les regnes ſuivans, il n'y eut point de flatterie qui fût ſans exemple, & qui pût révolter les eſprits.

Avant

Avant que Rome fût gouvernée par un ſeul, les richeſſes des principaux Romains étoient immenſes, quelles que fuſſent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles furent preſque toutes ôtées ſous les empereurs; les ſénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens; on ne pouvoit guere rien prendre dans les provinces que pour Céſar, ſur-tout lorſque ſes procurateurs, qui étoient, à peu près, comme ſont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la ſource des richeſſes fût coupée, les dépenſes ſubſiſtoient toujours; le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le ſoutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguſte avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les magiſtrats. Tibere, qui craignoit les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au ſénat, c'eſt-à-dire, à lui-même (*a*): or on ne ſçauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorſque le peuple diſpoſoit des dignités, les magiſtrats qui les briguoient faiſoient bien des baſſeſſes; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, ſoit qu'ils donnaſſent des jeux ou de certains repas au peuple, ſoit qu'ils

(*a*) Tacite, annal. livre I. Dion, livre LVI.

qu'ils lui diſtribuaſſent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque choſe de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorſque le peuple n'eut plus rien à donner & que le prince, au nom du ſénat, diſpoſa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts néceſſaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le ſénat : il ne ſe plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la ſervitude; toute ſa vie eſt pleine de ſes dégoûts là-deſſus : mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choſes contradictoires; ſa politique générale n'étoit point d'accord avec ſes paſſions particulieres. Il auroit deſiré un ſénat libre, & capable de faire reſpecter ſon gouvernement; mais il vouloit auſſi un ſénat qui ſatisfît, à tous les momens, ſes craintes, ſes jalouſies, ſes haines : enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des patriciens, qu'il auroit des magiſtrats de ſon corps qui le défendroient contre les inſultes & les injuſtices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fuſſent en état d'excercer ce pouvoir, on les déclara ſacrés & inviolables; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, ſeroit ſur le champ puni de mort.

Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privileges: & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise; & que l'accusation de lese-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui; & je ne puis penser que Tibere eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec la maison, la statue de l'empereur; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, & un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé, dans l'esprit des Romains, que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondée sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors: j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir, & à faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Ger-

manicus, il donna des marques de deuil, de regret & de déſeſpoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les hiſtoriens décrire la déſolation publique ſi grande, ſi longue, ſi peu modérée (*b*): & cela n'étoit point joué; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne diſſimule.

Le peuple romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé preſque d'affranchis, ou de gens ſans induſtrie qui vivoient aux dépens du tréſor public, ne ſentoit que ſon impuiſſance; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui ſe déſolent par le ſentiment de leur foibleſſe: il étoit mal; il plaça ſes craintes & ſes eſpérances ſur la perſonne de Germanicus; &, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le déſeſpoir.

Il n'y a point de gens qui craignent ſi fort les malheurs, que ceux que la miſere de leur condition pourroit raſſurer, & qui devroient dire, avec Andromaque: *Plût à dieu que je craigniſſe!* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien, que la moitié d'un habit de toile: ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abbattement affreux à la moindre fumée du Véſuve; ils ont la ſottiſe de craindre de devenir malheureux.

CHA-

(*b*) Voyez Tacite.

CHAPITRE XV.

Des empereurs depuis Caïus Caligula, jusqu'à Antonin.

CALIGULA succéda à Tibere. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître; ces deux choses sont assez liées, car la même disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsque l'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices (*a*) que Tibere avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de lese-majesté qu'il avoit établi: par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais princes est souvent comme la fin de celui des bons; parce que, par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succédent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu: & c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, & bien de mauvais aussi.

Qu'y gagna-t-on? Caligula ôta les accusations des crimes de lese-majesté; mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient, & ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive suspendu sur le sénat qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette

(*a*) Il les ôta dans la suite.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'eſprit général des Romains. Comme ils tomberent tout à coup ſous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut preſque point d'intervalle chez eux entre commander & ſervir, ils ne furent point préparés à ce paſſage par des mœurs douces; l'humeur féroce reſta; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés ſur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athenes; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été ſoumis qu'inſenſiblement, lorſque les loix leur manquent, ils ſont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces: on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le ſang, à force de voir ces ſortes de ſpectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de ſon tems étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à ſe jouer de la nature humaine, dans la perſonne de leurs enfans & de leurs eſclaves (*b*), ne pouvoient guere connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de

(*b*) Voyez les loix romaines ſur la puiſſance des peres & celle des meres.

de cet uſage continuel des châtimens ſur une malheureuſe partie du genre humain? Lorſque l'on eſt cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la juſtice naturelle?

On eſt fatigué de voir, dans l'hiſtoire des empereurs, le nombre infini des gens qu'ils firent mourir pour confiſquer leurs biens: nous ne trouvons rien de ſemblable dans nos hiſtoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus réprimante; &, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces ſénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles ſont plus ſûres; nous ne valons pas la peine qu'on nous raviſſe nos biens (*c*).

Le peuple de Rome, ce que l'on appelloit *plebs*, ne haïſſoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples; il regardoit le commerce & les arts comme des choſes propres aux ſeuls eſclaves; & les diſtributions de bled qu'il recevoit lui faiſoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux ſpectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magiſtrats à élire, ces choſes vaines lui devinrent néceſſaires, & ſon oſiveté lui en augmenta le goût. Or

(*c*) Le duc de Bragance avoit des biens immenſes dans le Portugal: lorſqu'il ſe révolta, on félicita le roi d'Eſpagne de la riche confiſcation qu'il alloit avoir.

Or Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cause de leur folie même: car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, & contribuoient, de tout leur pouvoir, & même de leur personne, à ses plaisirs; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire; &, quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, & il en jouissoit purement; car il trouvoit sa sureté dans sa bassesse. De tels princes haïssoient naturellement les gens de bien; ils sçavoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (*d*): indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austere, enyvrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal-intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté: comme il descendoit également d'Antoine & d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit

(*d*) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre: les Romains n'avoient guere que des spectacles; & celui des infames gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand personnage descendît lui-même sur l'arene, ou montât sur le théâtre, la gravité romaine ne le souffroit pas. Comment un sénateur auroit-il pu s'y résoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec

roit s'ils ne le célébroient pas; & Drufille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce qu'elle étoit déeffe, & de ne la pas pleurer parce qu'elle étoit fa fœur.

C'eft ici qu'il faut fe donner le fpectacle des chofes humaines. Qu'on voie, dans l'hiftoire de Rome, tant de guerres entreprifes, tant de fang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de fageffe, de prudence, de conftance, de courage; ce projet d'envahir tout, fi bien formé, fi bien foutenu, fi bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à affouvir le bonheur de cinq ou fix monftres? Quoi! ce fénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas efclavage de quelques-uns de fes plus indignes citoyens, & s'exterminer par fes propers arrêts? On n'éleve donc fa puiffance, que pour la voir mieux renverfée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureufes mains?

Caligula ayant été tué, le fénat s'affembla pour établir

vec des gens que les dégoûts ou les applaudiffemens même du peuple avoient flétris? Il y parut pourtant des empereurs : & cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, eft toujours marquée, chez les hiftoriens, avec le caractere de la tyrannie.

établir une forme de gouvernement. Dans le tems qu'il délibéroit, quelques ſoldats entrerent dans le palais, pour piller: ils trouverent, dans un lieu obſcur, un homme tremblant de peur; c'étoit Claude: ils le faluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ſes officiers le droit de rendre la juſtice (*e*). Les guerres de Marius & de Sylla ne ſe faiſoient que pour ſçavoir qui auroit ce droit, des ſénateurs ou des chevaliers (*f*); une fantaiſie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres: étrange ſuccès d'une diſpute qui avoit mis en combuſtion tout l'univers!

Il n'y a point d'autorité plus abſolue que celle du prince qui ſuccede à la république; car il ſe trouve avoir toute la puiſſance du peuple qui n'avoit pu ſe limiter lui-même. Auſſi voyons-nous, aujourd'hui, les rois de Dannemarc exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le ſénat & les chevaliers. Nous avons vu que, juſqu'au tems des empereurs, il avoit été ſi belliqueux que les armées qu'on levoit dans la ville ſe diſciplinoient ſur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Veſpaſien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bourgeois timides, trembloit devant la

(*e*) Auguſte avoit établi les procurateurs, mais ils n'avoient point de juriſdiction; &, quand on ne leur obéiſſoit pas, il falloit qu'ils recouruſſent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du préteur. Mais ſous Claude, ils

la premiere bande de foldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une feule armée qui eût le droit ou la hardieffe d'en élire un, c'étoit affez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir défagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainfi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant un fois élus, auroit refpecté l'ouvrage de fes mains.

Les foldats avoient été attachés à la famille de Céfar, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le tems vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de Céfar; & que celle de Céfar, dans la perfonne de Néron, périt elle-même. La puiffance civile, qu'on avoit fans ceffe abattue, fe trouva hors d'état de contrebalancer la militaire ; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les tems. Lorfque Tibere commença

ils eurent la jurifdiction ordinaire, comme lieutenans de la province : jugerent encore des affaires fifcales : ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

(*f*) Voyez Tacite, annal. livre XII.

mença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du fénat (g)? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient foulevées: il leur accorda quelques demandes, & il foutint que c'étoit au fénat à juger des autres (h); il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont ceffé de craindre le pouvoir, peuvent encore refpecter l'autorité. Quand on eut repréfenté aux foldats, comment, dans une armée romaine, que les enfans de l'empereur & les envoyés du fénat romain couroient rifque de la vie (i), ils purent fe repentir, & aller jufqu'à fe punir eux-mêmes (k): mais, quand le fénat fut entiérement abbattu, fon exemple ne toucha perfonne. En vain Othon harangue-t-il fes foldats pour leur parler de l'autorité du fénat (l); en vain Vitellius envoie-t-il les principaux fénateurs pour faire fa paix avec Vefpafien (m): on ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le refpect qui leur a été ôté fi longtems. Les armées ne regarderent ces députés que comme les plus lâches efclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit

(g) Tacite annal. livre I.
(h) *Cætera fenatui fervanda.* Tacit. annal. livre I.
(i) Voyez le harangue de Germanicus, Tacite, annal. livre I.
(k) *Gaudebat cædibus miles, quafi femet abfolveret.* Tacite, annal. livre I.
(l) Tacite, hift. livre I.
(m) *Id. ibid.* livre III.
(n) Voyez, dans Tite-Live, les fommes diftribuées dans divers triomphes. L'efprit des capitaines étoit de por-

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit diſtribuoit quelques deniers à chaque ſoldat: c'étoit peu de choſe (*n*). Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons (*o*). On les faiſoit autrefois de l'argent pris ſur les ennemis; dans ces tems malheureux, on donna celui des citoyens, & les ſoldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces diſtributions n'avoient lieu qu'après une guerre; Néron les fit pendant la paix: les ſoldats s'y accoutumerent; & ils frémirent contre Galba, qui leur diſoit avec courage, qu'il ne ſçavoit pas les acheter, mais qu'il ſçavoit les choiſir.

Galba, Othon (*p*), Vitellius ne firent que paſſer. Veſpaſien fut élu, comme eux, par les ſoldats: il ne ſongea, dans tout le cours de ſon regne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été ſucceſſivement occupé par ſix tyrans également cruels, preſque tous furieux, ſouvent imbécilles, & pour comble de malheur, prodigues juſqu'à la folie.

Tite, qui lui ſuccéda, fut les délices du peuple romain. Domitien fit voir un nouveau monſtre, plus cruel, ou du moins plus implacable que

porter beaucoup d'argent dans le tréſor public, & d'en donner aux ſoldats.

(*o*) Paul Æmile, dans un tems où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne diſtribua que cent deniers à chaque ſoldat; mais Céſar en donna deux mille, ſon exemple fut ſuivi par Antoine & Octave, par Brutus & Caſſius. Voyez Dion & Appien.

(*p*) *Suſcepêre duo manipulares imperium populi romani transferendum, & tranſtulerunt.* Tacite, livre I.

que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, & à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les yeux sur un successeur, & choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son regne: il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, & fit, avec succès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présens, & les ressources éloignées, où il falloit absolument vaincre, & où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, & dans la situation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tygre & de l'Euphrate?

phrate? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-rûinée avant d'arriver en Médie (*q*). Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe? on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit on passer plus bas encore, & aller par la Mésopotamie? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; &, le Tygre & Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni guere quitter ces fleuves sans périr.

Quand à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre: leurs armes étoient l'arc & des fleches redoutables: ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre, ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit; & ne laissoient dans les places que les garnisons; &, lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire: ils brûloient avec art tous le pays au-

(*q*) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jusques à herbe même: enfin, ils faisoient, à peu près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontieres.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (*r*): les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (*s*), & borna l'empire à l'Euphrate: & il est admirable, qu'aprés tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que lorsque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités: il s'enquit, par la science qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter: toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de la Jeunesse, & du dieu Terme

(*r*) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

(*s*) Voyez Eutrope. La Dacie ne fut abandonnnée que sous Aurélien.

me (t). Là-deſſus, s'établirent trois opinions religieuſes; que le peuple de Mars ne céderoit à perſonne le lieu qu'il occupoit; que la jeuneſſe romaine ne ſeroit point ſurmontée; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva portant ſous Adrien.



CHA-

(t) Saint Auguſtin, de la cité de dieu, livre VI, chapitre 23 & 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces tems-là, la secte des stoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc Aurele, qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; & les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinerent les empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des ré-

réflexions odieufes fur ce deffein: je dirai feulement que, par la nature des chofes, deux cens gardes peuvent mettre la vie d'un prince en fureté, & non pas quatrevingt mille; outre qu'il eft plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'eft pas.

Commode fuccéda à Marc-Aurele, fon pere. C'étoit un monftre qui fuivoit toutes fes paffions, & toutes celles de fes miniftres & de fes courtifans. Ceux qui en délivrerent le monde mirent en fa place Pertinax, vénérable vieillard, que les foldats prétoriens maffacrerent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par fes promeffes: cela fouleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été fouvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pefcennius Niger, Sévere & Albin furent falués empereurs; & Julien, n'ayant pu payer les fommes immenfes qu'il avoit promifes, fut abandonné par fes foldats.

Sévere défit Niger & Albin: il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette premiere vertu des princes, lui manquoit.

La puiffance des empereurs pouvoit plus aifément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un affemblage de toutes les magiftratures romaines; que dictateurs fous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconfuls, cenfeurs, grands pontifes, &, quand ils vouloient, confuls, ils exerçoient fouvent la juftice diftributive; ils pouvoient aifément

ment faire ſupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés; le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puiſſance par la grandeur de la puiſſance. Au lieu que les rois d'Europe, légiſlateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, ſe ſont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuſe; &, faiſant eux-mémes les graces, ont commis à des magiſtrats particuliers la diſtribution des peines.

Il n'y a guere eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Sévere: cependant ils ſe laiſſerent gouverner l'un par le Sénat, l'autre par Plautien, d'une maniere miſérable.

La malheureuſe coutume de proſcrire, introduite par Sylla, continua ſous les empereurs; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas ſuivre: car, comme ſes miniſtres & ſes favoris jettoient d'abord les yeux ſur tant de confiſcations, ils ne lui parloient que de la néceſſité de punir, & des périls de la clémence.

Les proſcriptions de Sévere firent que pluſieurs ſoldats de Niger (*a*) ſe retirerent chez les Parthes

(*a*) Hérodien vie de Sévere.

(*b*) Le mal continua ſous Alexandre. Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perſes, ſe rendit formidable aux Romains; parce que leurs ſoldats, par caprice ou par libertinage, déſerterent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion

(*c*) C'eſt-à-dire, les Perſes qui les ſuivirent.

(*d*) Sévere défit les légions Aſiatiques de Niger, Conſtantin celles de Licinius. Veſpaſien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des lé-

ches (*b*) : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire uſage des armes romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de ſe défendre, furent, dans la ſuite, preſque toujours aggreſſeurs (*c*).

Il eſt remarquable que, dans cette ſuite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent preſque toujours ceux qui avoient les légions d'Aſie (*d*); & l'on trouve, dans l'hiſtoire de Sévere, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que, les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de ſe ſervir de celles de Syrie.

On ſentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces (*e*); & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples mêmes, qui, par la nature & par l'éducation ſont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produiſirent un autre effet: les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent preſque tous étran-

légions de Mœſie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron, étant dans ſon gouvernement, écrivoit au ſénat qu'on ne pouvoit compter ſur les levées faites en Aſie, Conſtantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par ſa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-deſſous, le ſeptieme alinéa du chapitre XXII.

(*e*) Auguſte rendit les légions des corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers tems, on ne faiſoit de levées qu'à Rome, enſuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

étrangers, & quelquefois barbares; Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte: & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que dieu choisit, & que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sçait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans; ils les faisoient porter dans les triomphes: mais, lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sçait, de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport: mais, lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts; & ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran,

(*f*) Sept mille miriades. Dion, *in Macrin.*

(*g*) La drachme attique étoit le denier romain, la hui-

tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Sévere avoit employé les exactions d'un long regne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses.

Caracalla, ayant commencé son regne par tuer, de sa propre main, Géta son frere, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Géta, & disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Sévere, non pas à un seul.

Ces trésors, amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes: ils corrompent le successeur, qui en est ébloui; &, s'ils ne gâtent pas son cœur ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

Caracalla augmenta la paie des soldats; Macrin écrivit au sénat que cette augmentation alloit à soixante & dix millions (*f*) de drachmes (*g*). Il y a apparence que ce prince enfloit les choses: &, si l'on compare la dépense de la paie de nos soldats d'aujourd'hui avec le reste dès dépenses publiques, & qu'on suive la même proportion

huitieme partie de l'once, & la soixante-quatrieme partie de notre marc.

portion pour les Romains, on verra que cette ſomme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du ſoldat romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paie établie (*h*). Il paroît, par le diſcours d'un ſoldat, dans Tacite (*i*), qu'à la mort d'Auguſte elle étoit de deux onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (*k*), que Céſar avoit doublé la paie de ſon tems. Pline (*l*) dit qu'à la ſeconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquieme. Elle fut donc d'environ ſix onces de cuivre dans la premiere guerre punique (*m*); de cinq onces dans la ſeconde (*n*); de dix, ſous Céſar; & de treize & un tiers, ſous Domitien (*o*). Je ferai ici quelques réflexions.

La paie que la république donnoit aiſément lorſqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faiſoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner ſans s'endetter dans la premiere guerre punique, qu'elle étendit ſes bras hors de l'Italie,

(*h*) Il l'augmenta en raiſon de ſoixante & quinze à cent.

(*i*) Annal. livre I.

(*k*) Vie de Céſar.

(*l*) Hiſtoire naturelle, liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna ſeize.

(*m*) Un ſoldat, dans Plaute, *in moſtellariâ*, dit qu'elle étoit de trois aſſes; ce qui ne peut être entendu que des aſſes de dix onces. Mais, ſi la paie étoit exactement de ſix aſſes dans la premiere guerre punique, elle ne diminua pas dan

lie, qu'elle eut à ſoutenir une guerre longue, & entretenir de grandes armées.

Dans la ſeconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put ſe faire ſans danger, dans un tems où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la ſolde même, & voulurent ſervir à leurs dépens.

Les tréſors de Perſée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent ceſſer les tributs (*p*) Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la ſageſſe de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, ſur cette paie, on fît une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut ſuffiſante, parce qu'on n'enrolloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrollé des gens qui n'avoient rien, & ſon exemple ayant été ſuivi, Céſar fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de Céſar, on fut contraint, ſous le conſulat de Hirtius & de Panſa, de rétablir les tributs.

La

dans la ſeconde, d'un cinquieme, mais d'un ſixieme; & on négligea la fraction.

(*n*) Polybe, qui l'évalue en monnoie grecque, ne differe que d'une fraction.

(*o*) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils diſent la même choſe ſous différentes expreſſions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas beſoin de la connoiſſance des monnoies romaines.

(*p*) Cicéron, des offices, livre II.

La foibleſſe de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'eſt pas que le luxe y regne mais qu'il regne dans des conditions qui, par la nature des choſes, ne doivent avoir que le néceſſaire phyſique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant ſubſiſter ſans les ſoldats, il ne pouvoit ſubſiſter avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de ſon frere, le mit au rang des dieux: & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiſer les ſoldats prétoriens, déſeſpérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en ſon honneur.

Cela fit que ſa mémoire ne fut pas flétrie; & que, le ſénat n'oſant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui (*q*).

De deux grands empereurs, Adrien & Séve-re (*r*), l'un établit la diſcipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets repondirent très-bien aux cauſes; les regnes qui ſuivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévere, on vit régner toutes les horreurs.

Les

(*q*) Ælius Lampridius, *in vit. Alex. Severi.*

(*r*) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévere.

Les profuſions de Caracalla envers les ſoldats avoient été immenſes, & il avoit très-bien ſuivi le conſeil que ſon pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre & de ne s'embarraſſer pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne; car le ſucceſſeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenſes, étoit d'abord maſſacré par l'armée: de façon qu'on voyoit toujours les empereurs ſages mis à mort par les ſoldats, & les méchans par des conſpirations ou des arrêts du ſénat.

Quand un tyran qui ſe livroit aux gens de guerre avoit laiſſé les citoyens expoſés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les ſoldats, à force de détruire, alloient juſqu'à s'ôter à eux-mêmes leur ſolde. Il falloit donc ſonger à rétablir la diſcipline militaire; entrepriſe qui coûtoit toujours la vie à celui qui oſoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les ſoldats, déſeſpérés d'avoir perdu un prince qui donnoit ſans meſure, élurent Héliogabale (s): &, quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ſes ſales voluptés, les laiſſoit vivre à leur fantaiſie, ne put plus être ſouffert, ils le maſſacrerent: ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la diſcipline, & parloit de les punir (t). Ainſi

(s) Dans ce tems là, tout le monde ſe croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, liv. LXXIX.

(t) voyez Lampridius.

Ainsi un tyran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque & la force de son corps l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin, & le troisieme Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils: & Dece, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de Gallus (*u*).

Ce qu'on appelloit l'empire romain, dans ce siecle-là, étoit une espece de république irréguliere, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & défait un magistrat qu'on appelle le dey: & peut-être est-ce une regle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs désobéissances & leurs révoltes: les harangues, que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas

(*u*) Casaubon remarque, sur l'histoire augustale, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement, ou injustement, le titre de César: *ideò erant in illo principatu, quem tamen omnes miran-*

pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, délibérant peu & agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (x), qui étoit préfet du prétoire du troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples que, lorsqu'elle fut

mirantur, comitia imperii semper incerta: ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cens ans de tems, que soixante-trois rois.

(x) Voyez Jules Capitolin.

fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grand états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition: s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laisserent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces; & il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célebres, ravagerent l'Europe; & les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord: tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y resterent; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (y). La même chose arriva quelques siecles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ses tirannies, avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord: si-tôt que cet empire fut affoibli, ils se porterent une seconde fois du nord au midi. Et, si aujourd'hui un prince faisoit en Eu-

(y) On voit à quoi se réduit la fameuse question: *Pourquoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois?*

Europe les mêmes ravages, les nations répoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerroient l'Europe une troisieme fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du regne de Valérien, & pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un regne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrerent par-tout ; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siecle après, en occident (z): & il auroit dès-lors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

Odénat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses, qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misere, la faim, & sa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, se succéderent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHA-

(z) Cent cinquante ans après, sous Honorius, les barbares l'envahirent.

CHAPITRE XVII.

Changement dans les états.

POUR prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associerent des personnes en qui ils avoient confiance: & Dioclétien, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance, partagée entre quatre pour la sureté du gouvernement, ne seroit pourtant dans toute son étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est que, les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de maniere que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands visirs de ces tems-là, & faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se

ſe mettre en leur place, furent fort abbaiſſés par Conſtantin, qui ne leur laiſſa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus aſſurée : ils purent mourir dans leur lit, & cela ſembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne verſerent plus le ſang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immenſe débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus ſourde: ce ne furent plus des maſſacres, mais des jugemens iniques, des formes de juſtice qui ſembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie: la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand ſilence: enfin, au lieu de cette hardieſſe à concevoir une mauvaiſe action, & de cette impétuoſité à la commetre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaiſirs, ceux ci la molleſſe: ils ſe montrerent moins aux gens de guerre; ils furent plus oiſifs, plus livrés à leurs domeſtiques, plus attachés à leurs palais, & plus ſéparés de l'empire.

Le poiſon de la cour augmenta ſa force, à meſure qu'il fut plus ſéparé: on ne dit rien, on inſinua tout; les grandes réputations furent toutes attaquées; & les miniſtres & les officiers de guerré furent mis ſans ceſſe à la diſcrétion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'état, ni

fouffrir qu'on le ferve avec gloire (*a*).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui feule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entiérement bannie. Le prince ne fçut plus rien que fur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, fouvent même lorfqu'ils fembloient être d'opinion contraire, ne faifoient auprès de lui que l'office d'un feul.

Le féjour de plufieurs empereurs en Afie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perfe, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; & Dioclétien, d'autre difent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce fafte & cette pompe afiatique s'établiffant, les yeux s'y accoutumerent d'abord: &, lorfque Julien voulut mettre de la fimplicité & de la modeftie dans fes manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc Aurele, il y eut eu plufieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit un puiffance unique exercée par plufieurs.

Mais Galere & Conftance Chlore n'ayant pu s'ac-

(*a*) Voyez ce que les auteurs nous difent de la cour de Conftantin, de Valens, &c.

(*b*) Voyez Oroze, livre VII; & Aurelius Victor.

(*c*) *Exfpatientia tecta multas addidere urbes*, dit Pline hift. nat. livre III.

s'accorder, ils partagerent réellement l'empire (*b*): &, par cet exemple qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le plan de Galere, & non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminerent à porter en orient le siége de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, si grande qu'elle est à présent, les fauxbourgs en étoient prodigieusement étendus (*c*): l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome: les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte (*d*); & les jardiniers en Italie: les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens romains. Mais, lorsque le siege de l'empire fut établi en orient, Rome presque entiere y passa; les grands y menerent leurs esclaves, c'est-à-dire, presque tout le peuple; & l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled, & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, & celui de l'Afrique

(*d*) On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du bled dans les provinces reculées, & elle n'est pas encore stérile, mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple romain. Annal. livre XII.

que à Rome; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le tems de la république, le peuple romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista, contre les principes de la monarchie; on laissoit cet abus, à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin, fondant un ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsqu'Auguste eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolomées; cela y fit, à peu près, la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certaines systêmes ont fait de nos jours: les fonds doublerent de prix à Rome (*e*). Et, comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-considérables en especes.

Mais, lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses

(*e*) Suétone, *in Aug.* Oroze, liv. VI. Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine, qu'on y apporta, avoient fait cesser tous les tributs. Cicéron, des offices, livre II.

(*f*) Tacite, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On sçait d'ailleurs, à peu près, l'époque de l'ouver-

chesses allerent à Constantinople. On sçait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (*f*); qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules (*g*); que, depuis les Carthaginois, les mines d'Espagne n'étoient guere plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches (*h*): l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent de l'orient, pendant que l'occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe, mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs: ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis long-tems établie, & que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser; parce que les raisons, souvent compliquées & inconnues, qui font qu'une pareil état a subsisté, font qu'il se maintiendra encore: mais, quand on change le système total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui se présentent dans la théorie, & on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi,

verture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas Sesreibérus, sur l'origine des mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes.

(*g*) Voyez Pline, livre XXXVII, art. 77.

(*h*) Les Carthaginois, dit Diodore, sçurent très-bien l'art d'en profiter, & les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitassent.

Ainſi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la diviſion qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-tems enſemble, s'étoient, pour ainſi dire, ajuſtées pour y reſter, & dépendre les unes des autres.

Conſtantin (*i*), après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup ſur les frontieres; il ôta les légions qui étoient ſur le bord des grands fleuves, & les diſperſa dans les provinces: ce qui produiſit deux maux; l'un, que la barriere qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les ſoldats (*k*) vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théatres (*l*).

Lorſque Conſtantin envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin (*m*), avoient été priſes par les barbares; que les provinces avoient été ſaccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée romaine que le ſeul nom des ennemis faiſoit fuir.

Ce prince, par ſa ſageſſe, ſa conſtance, ſon économie, ſa conduite, ſa valeur, & une ſuite continuelle d'actions héroïques, rechaſſa les barbares

(*i*) Dans ce qu'on dit de Conſtantin, on ne choque point les auteurs eccléſiatiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Euſebe, vie de Conſtantin, livre I, chapitre 9; Socrate livre I, chapitre 1.

(*k*) Zozime, livre VIII.

(*l*) Depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Conſtantin défendit d'en donner:

barcs (*n*); & la terreur de ſon nom les contint tant qu'il vécut (*o*).

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les ſectes particulieres de ces religions, ont fait que le caractere des empereurs eſt venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples: cet Alexandre, ſi lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius: ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, Philoſtorgue le compare à Néron.

Valentinien ſentit, plus que perſonne, la néceſſité de l'ancien plan: il employa toute ſa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y ſubſiſter. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, ſon frere, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables ſuites.

Dans le pays qui eſt entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucaſe, & la mer Caſpienne, il y avoit pluſieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains; leurs

ner: ils furent entiérement abolis ſous Honorius, comme il paroît par Théodoret & Othon de Friſingue. Les Romains ne retinrent, de leurs anciens ſpectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, & ſervoit d'attrait à la volupté.

(*m*) Ammien Marcellin, livre XVI, XVII & XVIII.

(*n*) *Id. ibid.*

(*o*) Voyez le magnifique éloge qu'Ammien Marcellin fait de ce prince, livre XXV. Voyez auſſi les fragmens de l'hiſtoire de Jean d'Antioche.

leurs terres étoient extrêmement fertiles; ils aimoient la guerre & le brigandage; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, erroient dans le pays où ils étoient enfermés: ils faisoient bien quelque ravages sur les frontieres de Perse & d'Arménie; mais on gardoit aisément les portes caspiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les palus Méotides (*p*), ils ne connoissoient pas les Romains; &, pendant que d'autres barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (*q*) ont dit que le limon, que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espece de croute sur le bosphore Cimmérien, sur laquelle ils avoient passé; d'autres (*r*), que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde; &, re-

(*p*) Procope, histoire mêlée.
(*q*) Zosime, livre IV.
(*r*) Jornandès, *de rebus*. Histoire mêlée de Procope.
(*s*) Voyez Sozomene, liv. VI.
(*t*) Amm. Marcellin, liv. XXIX.
(*u*) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infame; celui-là fut épris de la beauté d'une femme barbare; les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin & des couvertures bordées de franges; on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. Histoire de Dexipe.
(*x*) Voyez l'histoire gothique de Priscus, où cette différence est bien établie.

On

retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, &, si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (*s*).

D'abord, des corps innombrables de Huns passerent; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chasserent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présenterent sur les bords du Danube, & les mains jointes demanderent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui représenterent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple qui venoit défendre l'empire, & l'enrichir (*t*).

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laisserent tant qu'ils voulurent (*u*). Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point (*x*): on les priva

On demandera, peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît, par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur premiere demeure, ne labouroient point les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages & arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres.

priva même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent Valens & son armée, & ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (y).



CHA-

(y) Voyez Zosime. liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénete.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à apppaiser, par de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir (*a*). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince lorsqu'on sçait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; &, libres au commencement, devenoient nécessaires: elles furent regardées comme des droits acquis; & lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé (*b*): & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent; & ces peuples du nord,

(*a*) On donna d'abord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis.

(*b*) Ammien Marcellin, liv. XXV.

nord, déjà gouvernés par le point-d'honneur, ſe vengerent de cette inſulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (*c*), qui entouroient l'empire en Europe & en Aſie, abſorberent peu à peu les richeſſes des Romains; &, comme ils s'étoient aggrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux (*d*), ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne ſont pas toujours libres; ſouvent ce ſont des ſuites néceſſaires de la ſituation où l'on eſt; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on a déjà vu, étoit devenue très à charge à l'état: les ſoldats avoient trois ſortes d'avantages, la paie ordinaire, la récompenſe après le ſervice, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-ſouvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuiſſance où l'on ſe trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations barbares, qui n'a-

(*c*) *Idem*, livre XXVI.

(*d*) „ Vous voulez des richeſſes? (diſoit un empereur à „ ſon armée qui murmuroit:) voilà le pays des Perſes al- „ lons en chercher. Croyez-moi, de tant de tréſors que „ poſſédoit la république romaine, il ne reſte plus rien; „ & le mal vient de ceux qui ont appris aux princes à a- „ cheter la paix des barbares. Nos finances ſont épuiſées, nos

n'avoient ni le luxe des ſoldats romains, ni le même eſprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les barbares tomboient tout à coup ſur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la réſolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à tems dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de barbares, toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller & à ſe battre. On étoit ſervi pour le moment : mais, dans la ſuite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de romaines (*e*); &, quoique leurs alliés fuſſent proprement des ſujets, ils ne vouloient point avoir pour ſujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers tems, non ſeulement ils n'obſerverent pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de ſoldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainſi ils établiſſoient des uſages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : &,

„ nos villes détruites, nos provinces ruinées. Un empe-
„ reur, qui ne connoît d'autres biens que ceux de l'ame,
„ n'a pas honte d'avouer une pauvreté honnête ". Ammien Marcellin, livre XXIV.

(*e*) C'eſt une obſervation de Végece, & il paroît par Tite-Live que, ſi le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

&, comme autrefois leur politique conftante fut de fe réferver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voifins, ils le détruifoient pour lors chez eux, & l'établiffoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'hiftoire des Romains: ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes: mais, lorfqu'ils y furent parvenus, leur république ne peut fubfifter; ils fallut changer de gouvernement: & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eft pas la fortune qui domine le monde: on peut le demander aux Romains, qui eurent une fuite continuelle de profpérités quand ils fe gouvernerent fur un certain plan, & une fuite non-interrompue de revers lorfqu'ils fe conduifirent fur un autre. Il y a des caufes générales, foit morales, foit phyfiques, qui agiffent dans chaque monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidens font foumis à ces caufes; &, fi le hafard d'une bataille, c'eft-à-dire une caufe particuliere, a ruiné un état, il y avoit une caufe générale qui faifoit que cet état devoit périr par une feule bataille; en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux fiecles, les troupes de terre de Dannemarc ont prefque toujours été battues par celles de Suede: il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du fort des armes, il y ait dans le gouvernement da-

danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur discipline militaire: ils abandonnerent jusqu'à leurs propres armes. Végece dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuirasse, & ensuite leur casque; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songerent plus qu'à fuir (*f*).

Il ajouta qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; & que par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisoit que la onzieme partie de la légion, & très-souvent moins; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de siéges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus une nation se rend sçavante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; & que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie: c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légere n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre même

(*f*) *De re militari*, liv. I. ch. 20.

me (*g*). L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité & un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance & une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée; l'infanterie agit plus long-tems; mais il faut de la discipline, pour qu'elle puisse agir long-tems.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis: mais, lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer: il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'é-

(*g*) La cavalerie tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les tems, de grandes choses. Voyez les relations, & sur-tout celles de la derniere conquête de la Chine.

C'étoit un regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline (*b*).

Telle étoit la discipline des premiers Romains qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractere de ces nations : &, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage; mais, dans les tems qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les barbares dans l'empire, il le

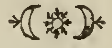
(*b*) Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des soldats romains. Voyez Ammien Marcellin, livre XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défense.

le leur donna d'abord à ravager (*i*).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus befoin de tributs que dans ceux qui s'affoibliffent; de forte que l'on eft obligé d'augmenter les charges, à mefure que l'on eft moins en état de les porter: bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faifoit fur les peuples (*k*). Les citoyens, pourfuivis par les traitans, n'avoient d'autre reffource que de fe réfugier chez les barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci fervira à expliquer, dans notre hiftoire françoife, cette patience avec laquelle les Gaulois fouffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble & une nation roturiere. Les barbares, en rendant tant de citoyens efclaves de la glebe, c'eft-à-dire du champ auquel ils étoient attachés, n'introduifirent guere rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (*l*).



CHA-

(*i*) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mêlange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoiffoient point de patrie, & où fouvent des corps entiers de troupes fe joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voy. dans Procope ce que c'étoit que les Goths, fous Vitigès.

CHAPITRE XIX.

1. Grandeur d'Attila. 2. Cause de l'établissement des barbares. 3. Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abbattu.

COMME, dans le tems que l'empire s'affoibliſſoit, la religion chrétienne s'établiſſoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens diſoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'aſſociant trois collegues (*a*) ; parce que chaque empereur vouloit faire d'auſſi grandes dépenſes, & entretenir d'auſſi fortes armées que s'il avoit été ſeul; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent ſi grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & ſe changerent en forêts. Les païens, au contraire, ne ceſſoient de crier contre un culte nouveau, inoui juſqu'alors: & comme autrefois, dans Rome fleuriſſante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des dieux; de même, dans Rome mou-

(*k*) Voy. tout le livre V. *de gubernatione dei.* Voyez auſſi, dans l'ambaſſade écrite par Priſcus, le diſcours d'un Romain établi parmi les Huns, ſur ſa félicité dans ces pays-là.

(*l*) Voyez encore Salvien, liv. V; & les loix du code & du digeſte là-deſſus.

(*a*) Lactance, de la mort des preſécuteurs.

mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, & par conséquent, très-capables de séduire.

„ Quelle chose peut mieux nous conduire à la
„ connoissance des dieux, disoit-il, que l'expé-
„ rience de nos prospérités passées? Nous de-
„ vons être fideles à tant de siecles, & suivre
„ nos peres qui ont suivi si heureusement les
„ leurs. Pensez que Rome vous parle & vous
„ dit: grands princes, peres de la patrie, res-
„ pectez mes années, pendant lesquelles j'ai tou-
„ jours observé les cérémonies de mes ancêtres:
„ ce culte a soumis l'univers à mes loix: c'est
„ par-là qu'Annibal a été repoussé de mes mu-
„ railles, & que les Gaulois l'ont été du capi-
„ tole. C'est pour les dieux de la patrie que
„ nous demandons la paix; nous la demandons
„ pour les dieux indigetes. Nous n'entrons
„ point dans des disputes qui ne conviennent
„ qu'à des gens oisifs; & nous voulons offrir des
„ prieres, & non pas des combats (*b*).

Trois auteurs célebres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands

(*b*) Lettre de Symmaque, livre X, lettre 54.
(*c*) Du gouvernement de dieu.

grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens qui avoient attiré les ravages des barbares (*c*) : & saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre (*d*) où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers tems, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les nations du nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

„ Théodose, disoit-il insolemment, est fils „ d'un pere très-noble, aussi-bien que moi ; mais, „ en me payant le tribut, il est déchu de sa „ noblesse, & est devenu mon esclave : il n'est „ pas juste qu'il dresse des embûches à son maî„ tre, comme une esclave méchant (*e*).

„ Il ne convient pas à l'empereur, disoit-il dans „ une autre occasion, d'être menteur. Il a pro„ mis à un de mes sujets de lui donner en ma„ riage la fille de Saturellus : s'il ne veut pas „ tenir

(*d*) De la cité de dieu.

(*e*) Histoire gothique, & relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

„ tenir ſa parole, je lui déclare la guerre; s'il
„ ne le peut pas, & qu'il ſoit dans cet état qu'on
„ oſe lui déſobéir, je marche à ſon ſecours ".

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laiſſa ſubſiſter les Romains: il ſuivoit les mœurs de ſa nation, qui le portoient à ſoumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince, dans ſa maiſon de bois où nous le repréſente Priſcus (*f*), maître de toutes les nations barbares; &, en quelque façon, de preſque toutes celles qui étoient policées (*g*), étoit un des grands monarques dont l'hiſtoire ait jamais parlé.

On voyoit, à ſa cour, les ambaſſadeurs des Romains d'orient, & de ceux d'occident, qui venoient recevoir ſes loix, ou implorer ſa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les eſclaves romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque miniſtre de l'empereur. Il avoit mis, ſur l'empire d'orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées romaines. Il envoyoit à Conſtantinople ceux qu'il vouloit récompenſer, afin qu'on les comblât de biens, faiſant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ſes ſujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï (*h*). Prodigieuſement fier, & cepen-

(*f*) Hiſtoire gothique: *Hæ ſedes regis barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandès, *de rebus gæticis.*

cependant rusé ; ardent dans sa colere, mais sçachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts ; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages ; fidélement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance, il avoit gardé, pour lui seul, l'ancienne simplicité de mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guere louer sur la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations barbares se rediviserent ; mais les Romains étoient si foibles qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrein ; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à sa chûte, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout à coup sous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechassé les barbares dans leur pays ; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sureté leur butin. En vain on les exter-

(g) Il paroît, par la relation de Priscus, qu'on pensoit à la cour d'Attila à soumettre encor des Perses.

(h) Il faut consulter, sur le caractere de ce prince & les mœurs de sa cour, Jornandés & Priscus.

termina; les villes n'étoient pas moins ſaccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou diſperſées (*i*).

Lorſqu'une province avoit été ravagée, les barbares qui ſuccédoient, n'y trouvant plus rien, devoient paſſer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Miſie, la Pannonie; quand ces pays furent dévaſtés, on ruina la Macédoine, la Theſſalie, la Grece; de-là il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'eſt-à-dire le pays habité, ſe rétréciſſoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raiſon pourquoi il ne ſe fit point ſous Gallus & Gallien, d'établiſſement de barbares, c'eſt qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainſi lorſque les Normands, images des conquérans de l'empire, eurent, pendant pluſieurs ſiecles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entiérement déſerte, & ſe la partagerent (*k*).

La Scythie, dans ces tems-là, étant preſque tou-

(*i*) C'étoient une nation bien deſtructive que celles des Goths: ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Hiſtoire byzantine de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

(*k*) Voyez, dans les chroniques recueillies par André du Cheſne, l'état de cette province, vers la fin du neuvieme & le commencement du dixieme ſiécle. *Script. Norman. hiſt. veteres.*

(*l*) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite meſure; parce que, dans une famine, ils leur vendirent

toute inculte (*l*), les peuples y étoient ſujets à des famines fréquentes. Ils ſubſiſtoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voiſines du Danube (*m*). Les barbares donnoient, en retour, les choſes qu'ils avoient pillées, les priſonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorſqu'on ne put plus leur payer des tributs aſſez forts pour les faire ſubſiſter, ils furent forcés de s'établir (*n*).

L'empire d'occident fut le premier abbatu: en voici les raiſons.

Les barbares, ayant paſſé le Danube, trouvoient à leur gauche le Boſphore, Conſtantinople, & toutes les forces de l'empereur d'orient, qui les arrêtoient: cela faiſoit qu'ils ſe tournoient à main droite, du côté de l'Illyrie, & ſe pouſſoient vers l'occident. Il ſe fit un reflux de nations & un tranſport de peuples de ce côté-là. Les paſſages de l'Aſie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe; au lieu que, dans la pre-

rent fort cher une pareille meſure de bled. Olympiodore, dans la bibliotheque de Photius, livre XXX.

(*m*) On voit, dans l'hiſtoire de Priſcus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, ſur les bords du Danube.

(*n*) Quand les Goths envoyerent prier Zénon de recevoir dans ſon alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamer; le ſénat, conſulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas ſuffiſans pour nourrir deux peuples goths, & qu'il falloit choiſir l'amitié de l'un des deux. Hiſtoire de Malchus dans l'extrait des ambaſſades.

premiere invasion, sous Gallus, les forces des barbares se partagerent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs d'orient, qui avoient des alliances avec les barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'occident. Cette division dans l'administration, dit Priscus (*o*), fut très-préjudiciable aux affaires d'occident. Ainsi les Romains d'orient (*p*) refuserent à ceux d'occident une armée navale, à cause de leur alliance avec les Vandales. Les Visigots, ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (*q*). Enfin Zénon, pour se défaire de Théodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genséric, roi des Vandales (*r*). Ce dernier craignoit les Goths (*s*): il avoit marié son fils avec la fille du roi des Goths; & lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée: il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'occident fut sur-tout déplorable: il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes en orient (*t*), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Van-

(*o*) Livre II.
(*p*) Priscus, livre II.
(*q*) Procope, guerre des Vandales.
(*r*) Priscus, livre II.

Vandales, & d'autres peuples, attaquoient partout les côtes d'occident. Il vint une ambaſſade des Italiens à Conſtantinople, dit Priſcus (*u*), pour faire ſçavoir qu'il étoit impoſſible que les affaires ſe ſoutinſſent ſans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en occident ne manquerent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit ſauver l'Italie, qui étoit, en quelque façon, la tête, & en quelque façon, le cœur de l'empire. On fit paſſer les barbares aux extrêmités, & on les y plaça. Le deſſein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la ſubſiſtance : on leur donnoit les plaines ; on ſe réſervoit les pays montagneux, les paſſages des rivieres, les défilés, les places ſur les grands fleuves ; on gardoit la ſouveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains ; & la facilité avec laquelle ces deſtructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, juſtifie aſſez cette penſée. Tout ce ſyſtême fut renverſé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, compoſée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangeres encore : elle forma, ſous Odoacer, une ariſtocratie qui ſe donna le tiers des terres de

(*s*) Voyez Jornandès, *de rebus geticis*, chapitre 36.

(*t*) Cela parut, ſur-tout, dans la guerre de Conſtantin & de Licinius.

(*u*) Priſcus, livre II.

de l'Italie; & ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curiofité trifte, le deftin de la ville de Rome: elle étoit, pour ainfi dire, fans défenfe; elle pouvoit être aifément affamée; l'étendue de fes murailles faifoit qu'il étoit très-difficile de les garder; comme elle étoit fituée dans une plaine, on pouvoit aifément la forcer; il n'y avoit point de reffource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de fe retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venife l'eft aujourd'hui.

Le peuple romain, prefque toujours abandonné de fes fouverains, commença à le devenir, & à faire des traités pour fa confervation (*x*); ce qui eft le moyen le plus légitime d'acquérir la fouveraine puiffance: c'eft ainfi que l'Armorique & la Bretagne commencerent à vivre fous leurs propres loix (*y*).

Telle fut la fin de l'empire d'occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres fucceffives; chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruire, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par-tout.

CHA-

(*x*) Du tems d'Honorius, Alaric, qui affiégeoit Ro- obligea cette ville à prendre fon alliance, même contre l'em-

CHAPITRE XX.

1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son gouvernement.*

Comme tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommoderent réciproquement: & toute la politique de ces tems-là fut de les armer les uns contre les autres; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent, pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir; & cela fit que l'empire d'orient subsista encore du tems.

D'ailleurs, le nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord: car, après les premieres invasions des Goths & des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup: répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent aussi heureusement

l'empereur, qui ne put s'y opposer. Procope, guerre des Goths, livre I. Voyez Zozime, livre VI.

(*y*) Zozime *ibid.*

ment contre les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux barbares, la secte arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eût entre leur conversion & leur établissement, cette secte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains: les barbares ariens, ayant trouvé tout le pays orhodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces barbares, dont l'art & le génie n'étoient guere d'attaquer les villes, & encore moins de les défendre, en laisserent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric (*a*), comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa (*b*), dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la mollesse, & devinrent incapables des fatigues de la guerre (*c*) : les Vandales languissoient dans la volup-

(*a*) Procope, guerre des Vandales, livre I.
(*b*) Mariana, histoire d'Espagne, livre VI, chapitre 19.
(*c*) Procope, guerre des Vand. liv. II.
(*d*) Du tems d'Honoric.
(*e*) Histoire Byzantine, dans l'extrait des ambassades.

volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (*d*), dit Malchus (*e*), depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths & des Vandales ne se servoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin (*f*) : c'est à cette différence que Bélisaire attribuoit une partie de ses succès.

Les Romains (sur-tout sous Justinien) tirerent de grands services des Huns, peuples dont étoient sortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par la défaite d'Attila, & les divisions que le grand nombre de ses enfans fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires & ils formerent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations barbares se distinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer (*g*). Les Goths & les Vandales

(*f*) Voyez Procope, guerre des Vandales, livre I; & le même auteur, guerre des Goths, livre I. Les archers goths étoient à pied; ils étoient peu instruits.

(*g*) Un passage remarquable de Jornandès nous donne toutes ces différences: c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.

les étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Sueves de bons hommes d'infanterie; les Alains étoient pesamment armés; & les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains prenoient, dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient dètruits ; tout dépendoit des circonstances; &, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée; une troupe d'aventuriers, qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Espagne: les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passerent en Afrique, où ils fonderent un grand empire.

Justinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux; &, quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats (*h*). C'étoit une entreprise bien hardie : & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte com-

(*h*) Procope, guerre des Goths, livre II.

composée de tous les vaisseaux de l'orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guere jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées: si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés: outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode, on tombe dans le tems des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir; il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de

teins, les anciens triomphes renouvellés (*i*).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (*k*), les principales causes de ses succès, Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce regne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fideles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause, non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulieres, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples passerent le Danube, désolerent l'Illyrie, la Macédoine

(*i*) Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(*k*) Voyez Suidas, à l'article *Bélisaire*.

doine & la Grece; & les Perses, dans quatre invasions, firent à l'orient des plaies incurables (*l*).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide: l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit long-tems prostituée (*m*): elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires; &, mettant sans cesse dans les affaires les passions & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux.

En orient, on a, de tout tems, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats: mais, à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit, de tout tems, divisé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verds*: elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certaines acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces

(*l*) Les deux empires se ravagerent d'autant plus qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

(*m*) L'impératrice Théodora.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire, de l'oisiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs; parce qu'elles ne produisoient que le changement du souverain, & non le rétablissement des loix & la cessation des abus.

Justinien, qui favorisa les *bleus*, & refusa toute justice aux *verds* (*n*), aigrit les deux factions, &, par conséquent, les fortifia.

Elles allerent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats : les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles; les *verds* cesserent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (*o*).

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoissance, furent ôtés: les familles s'entredétruisirent : tout scélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus*; tout homme qui fut volé ou assassiné, fut de celle des *verds*.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel: l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de

(*n*) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des verds, haïssoit le peuple parce qu'il applaudissoit à l'autre.

(*o*) Pour prendre une idée de l'esprit de ces tems-là, il

de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne ferois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-dessus dans son histoire secrette; parce que les éloges magnifiques qu'il a fait de ce prince, dans ses autres ouvrages, affoiblissent son témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'histoire secrette. La premiere, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce regne & dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cent dernieres années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (*p*), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrette, & qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens & ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état polititique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur

il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au théâtre entre les verds & l'empereur.

(*p*) Voyez les novelles de Justinien.

fur les matieres de religion, dans des circonftances qui rendoient fon zele entiérement indifcret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire, en y laiffant toute forte de culte; dans la fuite, on le réduifit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les fectes qui ne dominoient pas.

Ces fectes étoient des nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquifes par les Romains, avoient confervé leur ancienne religion, comme les famaritains & les juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les fectateurs de Montan dans la Phrygie; les manichéens, les fabatiens, les ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion groffiere comme eux-mêmes.

Juftinien, qui détruifit ces fectes par l'épée ou par fes loix, & qui, les obligeant à fe révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plufieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fideles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la deftruction des famaritains, la Paleftine devint déferte : & ce qui rend ce fait fingulier, c'eft qu'on affoiblit l'empire, par zele pour la religion, du côté par où

(q) Livre IV, chapitre 10.

(r) Augufte avoit établi neuf frontieres ou marches; fous les empereurs fuivans, le nombre en augmenta. Les barbares fe montroient-là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte, que de fon tems, fous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit pa

où, quelques regnes après, les Arabes pénétrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le concile de Calcédoine ; & l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein (*q*).

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever par-tout, il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un état florissant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places : ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontiere ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier ; & alors on eut plus de places & moins de forces, plus de retraites & moins de sureté (*r*). La campagne n'étant plus habitable qu'au-

par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le seul empire d'orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphilie, la Lycaonie, la Pysidie, devinrent des marches ; & tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du tems des Normands (*s*), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.



CHA-

(*s*) Et des Anglois.
(*a*) Les Huns.
(*b*) Les portes Caspiennes.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'empire d'orient.

DANS ce tems-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du nord (*a*), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit ; & qu'ils gardoient un passage fort étroit (*b*), fermé par une porte, qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force ; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'ouest à l'est, & dont on défendoit aisément les passages (*c*).

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'orient ; au midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. „ Nous „ sçavons, disoit un ambassadeur de Hormis„ das (*d*), que les Romains sont occupés à plu„ sieurs guerres, & ont à combattre contre pres„ que toutes les nations ; ils sçavent, au contrai„ re,

(*c*) Procope, guerre des Perses, livre I.
(*d*) Ambassades de Menandre.

„ re, que nous n'avons de guerre que contr'eux".

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. „ Les Perses, disoit Bélisaire à ses soldats, ne vous „ surpassent point en courage; ils n'ont sur vous „ que l'avantage de la discipline ".

Il prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontieres à garder: ils se faisoient payer pour la paix, pour les treves, pour les suspensions d'armes, pour le tems qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du tems, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut; & la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibere & Maurice travaillerent avec soin à défendre l'empire: ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-piece d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée romaine indignée se ré-

révolta; & les verds s'étant foulevés en même tems, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & fes enfans.

L'hiftoire de l'empire grec, c'eft ainfi que nous nommerons dorénavant l'empire romain, n'eft plus qu'un tiffu de révoltes, de féditions & de perfidies. Les fujets n'avoient pas feulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes: & la fucceffion des empereurs fut fi interrompue, que le titre de *porphyrogénete*, c'eft-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre diftinctif que peu de princes des diverfes familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire: on y alla par les foldats, par le clergé, par le fénat, par les payfans, par le peuple de Conftantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva fucceffivement plufieurs héréfies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du faint Efprit; Neftorius, l'unité de la perfonne de Jéfus-Chrift; Eutichès, fes deux natures; les Monothélites, fes deux volontés; il fallut affembler des conciles contre eux: mais les décifions n'en ayant pas été d'abord univerfellement reçues, plufieurs empereurs féduits revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine fi violente aux hérétiques que les Grecs, qui

ſe croyoient ſouillés lorſqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que pluſieurs empereurs perdirent l'affection de leurs ſujets; & les peuples s'accoutumerent à penſer que des princes, ſi ſouvent rebelles à dieu, n'avoient pu être choiſis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, priſe de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le ſang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorſque les mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéreſſoient pas directement la religion furent foiblement punis: on ſe contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la perſonne du prince (*e*): des actions pareilles purent ſe commettre ſans danger, & même ſans courage.

Un certain reſpect pour les ornemens impériaux fit que l'on jetta d'abord les yeux ſur ceux qui oſerent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez ſoi des étoffes de pourpre; mais, dès qu'une homme s'en vêtiſſoit, il étoit d'abord ſuivi, parce que le reſpect étoit plus attaché à l'habit qu'à la perſonne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces tems-là n'y ayant guere d'homme conſidérable qui n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Com.

(*e*) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, hiſtoire byſantine, dans l'extrait des ambaſſades.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guere (*f*), l'astrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux, abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, & les traités honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; &, la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince, qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formerent l'esprit général, & firent les mœurs qui régnent aussi impérieusement que les loix.

Il semble que les grandes entreprises soient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guere les cacher; parce que la communication est telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des ministres dans toutes

(*f*) Voyez Nicétas, vie d'Andronic Comnene.

toutes les cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des poſtes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entrepriſes ne peuvent ſe faire ſans argent, & que, depuis l'invention des lettres-de-change, les négocians en ſont les maîtres, leurs affaires ſont très-ſouvent liées avec les ſecrets de l'état; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, ſans une cauſe connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques ſi communes; enfin l'établiſſement des papiers politiques, font aſſez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aiſément être éclaircis ſur les faits ſecrets.

Les conſpirations dans l'état ſont devenues difficiles; parce que, depuis l'invention des poſtes, tous les ſecrets particuliers ſont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conſpirateurs ſont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque: mais, à préſent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de tems à s'arranger, ils ſont découverts.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'empire d'orient.

PHOCAS, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, & le fit mourir: il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides: ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célebre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le tems de sa gloire: & que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le tems ordinaire de son abbaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrasins étoient, depuis longtems, distingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perses; les Osroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévere, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains qu'ils désoloient de loin; sous Valens, les Goths ne pouvoient leur résister (a); enfin, ils étoient, dans ces tems-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie: c'étoit tout le contraire pour la cavalerie; je parle de celle des Parthes, des Osroéniens, & des Sarrasins: & c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante (b) & celle d'Europe étoit légere; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites (c); & l'Allemagne

(a) Livre IV.

(b) Voyez ce que dit Zozime, liv. I, sur la cavalerie d'Aurélien & celle de Palmyre. Voyez aussi Ammien Marcellin, sur la cavalerie des Perses.

(c) C'étoit, pour la plupart, de terres submergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

gne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie fervoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais fe font diffipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien fur le Neker, & ceux des Romains fur le Rhin (*d*), ont fait bien des changemens (*e*); le commerce s'étant établi, des pays qui ne produifoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait ufage (*f*).

Conftantin, fils d'Héraclius, ayant été empoifonné, & fon fils Conftant tué en Sicile, Conftantin *le barbu* fon fils aîné lui fuccéda (*g*): les grands des provinces d'orient s'étant affemblés, ils voulurent couronner fes deux autres freres, foutenant que, comme il faut croire en la trinité, auffi étoit-il raifonnable d'avoir trois empereurs.

L'hiftoire grecque eft pleine de traits pareils; &, le petit efprit étant parvenu à faire le caractere de la nation, il n'y eut plus de fageffe dans les entreprifes, & l'on vit des troubles fans caufe, & des révolutions fans motifs.

Une bigotterie univerfelle abbatit les courages, & engourdit tout l'empire. Conftantinople eft, à proprement parler, le feul pays d'orient où

(*d*) Voyez Ammien Marcellin, livre XXVII.

(*e*) Le climat n'y eft plus auffi froid que le difoient les anciens.

(*f*) Céfar dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits, livre IV, chapitre 2. Et Tacite, des mœurs des Germains, dit: *Germania pecorum fæcunda, fed pleraque improcera.*

(*g*) Zonaras, vie de Conftantin le barbu.

où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette pareſſe, cette molleſſe des nations d'Aſie, ſe mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui, étant prêt de donner une bataille, ſe mit à pleurer, dans la conſidération du grand nombre de gens qui alloient être tués (*h*).

Ce ſont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurerent de douleur de ce que leur général avoit fait une treve qui les empêchoit de répandre le ſang des chrétiens (*i*).

C'eſt que la différence eſt totale entre une armée ſanatique & une armée bigotte: on le vit, dans nos tems modernes, dans une révolution fameuſe, lorſque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecoſſe comme celle des Grecs.

Une ſuperſtition groſſiere, qui abbaiſſe l'esprit autant que la religion l'éleve, plaça toute le vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante ſtupidité pour les images: & l'on vit des généraux lever un ſiege (*k*), & perdre un ville (*l*), pour avoir une relique.

La religion chétienne dégénéra, ſous l'empire grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moſcovites, avant que le czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de chan-

(*h*) Théophilacte, livre II, chap. 3, hiſtoire de l'empereur Maurice.

(*i*) Hiſtoire de la conquête de la Syrie, de la Perſe &

changemens dans un état qu'il gouvernoit que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tomberent dans une espece d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces tems là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorsque les historiens grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passerent pour aller dans la terre sainte, Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or si, dans la maniere de penser des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quel devoit être l'énormité du leur ?

Il pensa bien y avoir, en orient, à peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siecles, en occident, lorsqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus & les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'église, au lieu de la réformer.

Léon l'*Isaurien*, Constantin *Copronyme*, Léon son fils, firent la guerre aux images : &, après que

& de l'Egypte, par les Sarrasins, par Mr. Ockley.
(k) Zonare, vie de Romain Lacapene.
(l) Nicétas, vie de Jean Comnene.

que le culte en eut été rétabli par l'impératrice Irene, Léon l'*Arménien*, Michel *le begue*, & Théphile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant: ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (*m*); &, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines (*n*), accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accusant, à leur tour, de magie (*o*): &, montrant au peuple les églises dénuées d'images & de tout ce qui avoit fait, jusques-là, l'objet de sa vénération, ils ne lui laisserent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, & fit que, dans la suite, les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres: il étoit question de la puissance; & les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux; & que, quand ils

(*m*) Longtems avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandès, *de regn. success.* & la loi XXVI, cod. *d. decur.*

(*n*) Tout ce qu'on verra ici sur les moines grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose

ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques ſiecles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire juſqu'à ſa deſtruction. On diſputoit ſi la lumiere qui apparut autour de Jéſus-Chriſt, ſur le Thabor, étoit créée ou incréée. Dans le fonds, les moines ne ſe ſoucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux mêmes, il falloit néceſſairement que cette lumiere fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclaſtes déclarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa, en faveur du public, les revenus publics; & qu'enfin on ôta au corps de l'état ſes entraves.

Quand je penſe à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote (*p*), qui crevoient les yeux à leurs eſclaves, afin que rien ne pût les diſtraire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images, & les moines recommencerent à abuſer de la piété

choſe ne ſoit pas bonne, parce que, dans de certains tems, ou dans quelque pays, on en a abuſé

(*o*) Léon le grammairien, vie de Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théophile. Voyez Suidas, à l'article Conſtantin, fils de Léon.

(*p*) Livre IV.

piété publique : ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé séculier même : ils occuperent tous les grands sieges (q), & exclurent, peu à peu, tous les ecclésiastiques de l'épiscopat ; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable : &, si l'on en fait le parallele avec le clergé latin, si l'on compare la conduite des papes avec celles de patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les ministres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la société civile, s'embarrasserent peu de ses affaires. Lorsque la religion chrétienne fut établie, les ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlerent avec modération : mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens, destinés par une profection plus particuliere à fuir & à craindre les affaires, embrasserent toutes les occasions qui purent leur y donner part, ils ne cesserent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage ne se traita que par le ministere des moines ; les conseils du prince en furent remplis, & les assemblées de la nation presque toutes composées.

On

(q) Voyez Pachymere, livre VIII.

On ne sçauroit croire quel mal il en résulta. Ils affoiblirent l'esprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choses bonnes. Pendant que Basile occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une église à saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrasins, & prendre Syracuse: & Léon son successeur, qui employa sa flotte au même usage, leur laissa occuper Tauroménie & l'Isle de Lemnos (*r*).

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'assura que dieu étoit si content de son zele pour la paix de l'église, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit que dieu ne lui demandât compte du tems qu'il employoit à gouverner son état, & qu'il déroboit aux affaires spirituelles (*s*).

Les Grecs, grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cesserent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour se corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant agité

(*r*) Zonaras & Nicéphore, vie de Basile & de Léon.
(*s*) Pachymere, livre VII.

agité par des diſputes ſur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Aſie, diſoit, en ſoupirant, que le zéle téméraire de certaines perſonnes, qui, en décriant ſa conduite avoient ſoulevé ſes ſujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ſes ſoins à ſa propre conſervation, & de négliger la ruine des provinces. ,, Je me ,, ſuis contenté, diſoit-il, de pourvoir à ces par- ,, ties éloignées par le miniſtere des gouverneurs, ,, qui m'en ont diſſimulé les beſoins, ſoit qu'ils ,, fuſſent gagnés par argent, ſoit qu'ils appréhen- ,, daſſent d'être punis (*t*). "

Les patriarches de Conſtantinople avoient un pouvoir immenſe. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état ſe retiroient dans les égliſes, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à ſa fantiſie, il ſe trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorſque le vieux Andronic (*u*) fit dire au patriarche qu'il ſe mêlât des affaires de l'égliſe, & le laiſſât gouverner celles de l'empire; ,, C'eſt, ,, lui répondit le patriache, comme ſi le corps ,, diſoit à l'ame: je ne prétends avoir rien de ,, commun avec vous, & je n'ai que faire de vo- ,, tre

(*t*) Pachymere, livre VI, chap. 29. On a employé la traduction de Mr. le préſident Couſin.

(*u*) Paléologue. Voyez l'hiſtoire des deux Andronic, écrite par Cantacuzene, livre I, chapitre 50.

(*x*) Cantacuzene, livre III, chap. 99.

(*y*) Ducas hiſtoire des derniers Paléologues.

„ tre fecours pour exercer mes fonctions."

De fi monftreufes prétentions étant infupportables aux princes, les patriarches furent très-fouvent chaffés de leur fiége. Mais, chez une nation fuperftitieufe, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions eccléfiatiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produifit des fchifmes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs fectateurs.

Ces fortes de querelles étoient bien plus triftes que celles qu'on pouvoit avoir fur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle dépofition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des difputes devint un état fi naturel aux Grecs, que, lorfque Cantacuzene prit Conftantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines (*x*): &, quand Mahomet II l'affiégea, il ne put fufpendre les haines théologiques (*y*); & on y étoit plus occupé du concile de Florence, que de l'armée de Turcs (*z*).

Dans les difputes ordinaires, comme chacun fent qu'il peut fe tromper, l'opiniâtreté & l'obftination ne font pas extrêmes: mais, dans celles que nous avons fur la religion, comme, par la natu-

(*z*) On fe demandoit fi on avoit entendu la meffe d'un prêtre qui eut confenti à l'union; on l'auroit fui comme le feu: on regardoit la grande églife comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit fes anathêmes fur tous ceux qui defiroient la paix. Ducas. *ibid.*

nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymere connoîtront bien l'impuissance où étoient & où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (*a*) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, & la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A le sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsene firent une convention avec ceux que suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de dieu seroit suivi; & que, si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réu-

(*a*) Andronic Paléologue.
(*b*) Pachymere, livre I.
(*c*) Evagre, livre III.

réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une perſuaſion intérieure, & non pas du haſard; & la guerre recommença plus vive que jamais (*b*).

On doit donner une grande attention aux diſputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il eſt poſſible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faiſant voir que leur maniere de penſer eſt ſi importante qu'elle décide du repos de l'état & de la ſureté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs ſubtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établiſſant des écoles où l'on rafineroit ſur le point d'honneur.

Les empereurs grecs eurent ſi peu de prudence que, quand les diſputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anaſtaſe (*c*) Juſtinien (*d*), Héraclius (*e*), Manuel Comnene (*f*), propoſerent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainſi, péchant toujours dans la forme & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu ſi bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des diſputes vaines ſur la

(*d*) Procope, hiſtoire ſecrette.
(*e*) Zonare, vie d'Héraclius.
(*f*) Nicétas, vie de Manuel Comnene.

la nature du dieu, qui, ſe cachant aux ſçavans, parce qu'ils ſont orgueilleux, ne ſe montre pas mieux aux grands de la terre.

C'eſt une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards deſpotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le grand-ſeigneur mette un nouvel impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perſe peut bien contraindre un fils de tuer ſon pere, ou un pere de tuer ſon fils (*g*); mais obliger ſes ſujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un eſprit général, ſur lequel la puiſſance même eſt fondée; quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle-même, & elle s'arrête néceſſairement.

La ſource la plus empoiſonnée de tous les malheurs des Grecs, c'eſt qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puiſſance eccléſiaſtique & de la ſéculiere; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande diſtinction, qui eſt la baſſe ſur laquelle poſe la tranquillité des peuples, eſt fondée, non ſeulement ſur la religion, mais encoré ſur la raiſon & la nature, qui veulent que des choſes réellement ſéparées, & qui ne peuvent ſub-

(*g*) Voyez Chardin.

ſubſiſter que ſéparées, ne ſoient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fît pas un corps ſéparé, cette diſtinction y étoit auſſi connue que parmi nous. Claudius avoit conſacré à la Liberté la maiſon de Cicéron, lequel, revenu de ſon exil, la demanda : les pontifes déciderent que, ſi elle avoit été conſacrée ſans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre ſans bleſſer la religion. ,, Ils ont déclaré, dit Cicéron (*b*), qu'ils n'avoient examiné que la validité de la conſécration, & non la loi faite par le peuple ; qu'ils avoient jugé le premier chef comme pontifes, & qu'ils jugeroient le ſecond comme ſénateurs ".



CHA-

(*b*) Lettres à Atticus, lettre IV.

CHAPITRE XXIII.

1. Raiſon de la durée de l'empire d'orient. 2. Sa deſtruction.

Aprè's ce que je viens de dire de l'empire grec, il eſt naturel de demander comment il a pu ſubſiſter ſi longtems. Je crois pouvoir en donner les raiſons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs ſe diſputerent le caliphat; & le feu de leur premier zele ne produiſit plus que des diſcordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perſe, & s'y étant diviſés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir ſur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Conſtantinople, ayant trouvé la compoſition d'un feu que l'on ſouffloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faiſoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent uſage, furent en poſſeſſion, pendant pluſieurs ſiecles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, ſur-tout celles des Arabes qui venoient, d'Afrique ou de Syrie, les attaquer juſqu'à Conſtantinople.

Ce feu fut mis au rang des ſecrets de l'état; & Conſtantin porphyrogénete, dans ſon ouvrage dédié à Romain ſon fils, ſur l'adminiſtration de

de l'empire, l'avertit que, lorſque les barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui eſt pas permis de leur en donner; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Conſtantin, défendit de le communiquer aux autres nations; & que ceux qui avoient oſé le faire avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'égliſe.

Conſtantinople faiſoit le plus grand & presque le ſeul commerce du monde, dans un tems où les nations gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'induſtrie par-tout ailleurs : les manufactures de ſoie y avoient paſſé de Perſe; &, depuis l'invaſion de Arabes, elles furent fort négligées dans la Perſe même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer; cela mit dans l'état d'immenſes richeſſes, &, par conſéquent, de grandes resſources; &, ſi-tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la proſpérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs : mais comme parmi tous ſes vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injuſtices & les vexations des grands, on remarqua que, pendant trois ans qu'il régna, pluſieurs provinces ſe rétablirent (*a*).

Enfin les barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus ſi

(*a*) Nicétas, vie d'Andronic Comnene, livre II.

si redoutables, & servirent même de barriere contre d'autres barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulieres le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les états temporels du pape, par le respect que l'on a pour le souverain; & les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes (*b*).

L'Empire des Turcs est à présent, à peu près, dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs : mais il subsistera long-tems : car, si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur le champ (*c*),

C'est leur félicité que dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Espagnols, les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire.

Dans le tems de Basile porphyrogenete, la puissance des Arabes fut détruite en Perse. Mahomet, fils de Sambraël, qui régnoit, appella du

(*b*) Ils troublent la navigation des Italiens dans la méditerranée.

(*c*) Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devoit se rendre, par la Bosnie, à Constantinople, le ro

du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (*d*). Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ses soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils se joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se répandirent, d'orient en occident, sur les terres de l'empire, & Romain Diogene ayant voulu les arêter, ils le prirent prisonnier, & soumirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelques tems après, sous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'occident. Il y avoit long-tems qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites: & elle auroit éclaté plutôt, si les Italiens n'avoient plus pensé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lorsque tout à coup il se répandit, en Europe, une opinion reli-

roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

(*d*) Histoire écrite par Nicéphore Bryene-César, vies de Constantin Ducas & Romain Diogene.

religieuſe, que les lieux où Jéſus-Chriſt étoit né, ceux où il avoit ſouffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer ſes péchés étoit de prendre les armes pour les en chaſſer. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur propoſoit d'expier en ſuivant leur paſſion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les croiſés étant arrivés en orient, aſſiégerent Nicée, & la prirent; ils la rendirent aux Grecs: &, dans la conſternation des infideles, Alexis & Jean Comnene rechaſſerent les Turcs juſqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs puſſent tirer des expéditions des croiſés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne fremît du péril de voir paſſer au milieu de ſes états, & ſe ſuccéder des héros ſi fiers & de ſi grandes armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entrepriſes: & les croiſés trouverent par-tout des trahiſons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé ces expédions, n'avoient rien fait pour ſe faire ſouffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnene contre nous (*e*), on voit dans le fond que, chez une nation étrangere, nous

(*e*) Hiſtoire d'Alexis ſon pere, livre X & XI.
(*f*) Nicétas, hiſtoire de Manuel Comnene, livre I.

nous ne nous contraignions point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte françois alla se mettre sur le trône de l'empereur; le comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit: vous devez sçavoir que, quand „ on est dans un pays, il en faut suivre les usa„ ges. Vraiment, voilà un beau paysan, répon„ dit-il, de s'asseoir ici, tandis que tant de capi„ taines sont debout!"

Les Allemands qui passerent ensuite, & qui étoient les meilleurs gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent par-tout des esprits que nous avions révoltés (*f*).

Enfin, la haine fut portée au dernier comble: &, quelques mauvais traitemens faits à des marchands vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, déterminerent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris que, dans ces derniers tems, les Tartares trouverent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire & du papier, par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes (*g*); &, après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs

(*g*) Nicétas, histoire, après la prise de Constantinople, chapitre 3.

leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'occident, & y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repasserent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople & presque tout l'orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guere, en Asie, que les provinces qui sont en-deçà du Méandre & du Sangare: la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entiérement aux villes d'Italie; & Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer

(*h*) Cantacuzene, livre IV.
(*i*) Pachymere, livre VII.

quer ſans payer de droits (*h*): & les Vénitiens, qui n'accepterent point de paix, mais quelques treves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Conſtantinople, Manuel Comnene eût laiſſé tomber la marine; cependant, comme le commerce ſubſiſtoit encore, on pouvoit facilement la rétablir: mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut ſans remede, parce que l'impuiſſance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit ſur pluſieurs iſles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaiſſeaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entr'elles: on obligea les peuples de ſe réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; &, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de ſe retirer dans les forteresſes, pour ſe ſauver des Turcs (*i*).

Les Turcs faiſoient, pour lors, aux Grecs une guerre ſinguliere: ils alloient proprement à la chaſſe des hommes; ils traverſoient quelquefois deux cent lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient diviſés ſous pluſieurs ſultans, on ne pouvoit pas, par des préſens, faire la paix avec tous; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (*k*). Ils s'étoient faits mahométans; & le

(*k*) Cantacuzene, livre III, chap. 96; & Pachymere, livre XI, chap. 9.

le zele pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux (*l*); &, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres (*m*). Cela les porta à des enlevemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout tems adonnés aux brigandages; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire romain (*n*).

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire grec en Asie, les habitans qui purent leur échaper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; & ceux qui trouverent des vaisseaux se réfugierent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans: mais il diminua bien-tôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers sultans turcs; sous cette condition (*o*), aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire seroient menés en

(*l*) Cela donna lieu à cette tradition du nord, rapportée par le Goth Jornandès, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes sorcieres, il les chassa loin de son armée; qu'elles errerent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferocissimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum, atque exile, nec aliâ voce notum, nisi quæ humani sermonis imaginem assignabat.*

en esclavage; & chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miseres qui suivirent : je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux fauxbourgs de Constantinople, finit comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'océan.

FIN DES CONSIDE'RATIONS SUR LES ROMAINS.



TA-

(*m*) Michel Ducas, histoire de Jean Manuel, Jean & Constantin, chap. 9. Constantin porphyrogenete, au commencement de son extrait des ambassades, avertit que, quand les barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

(*n*) Voyez la premiere note de cette page.

(*o*) Voyez l'histoire des empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LES CONSIDERATIONS SUR LES ROMAINS.

A.

Ambi-

B.

Cava-

D.

F.

G.

cauſe

L.

M.

N.

R.

S.

SCI-

V.

Z.

Fin de la Table des Matieres.



DIA-

DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.



DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls, SYLLA, lui dis je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes? La fortune semble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je

je n'ai plus eu à faire de grandes chofes. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple efclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un ufurpateur : mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette difcipline d'une milice tranquille, mon ame ne fçauroit s'en occuper.

Il est fingulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicateffe dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été fenfibles au plaifir de gouverner, & de faire rendre, à leur fantaifie, le refpect qui n'eft dû qu'aux loix.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été fi peu content, que lorfque je me fuis vu maître abfolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des efclaves. Veux-tu, me fuis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puiffent être touchés de ta gloire? Et, puifque tu établis la tirannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince fi lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus même?

Sei-

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute, mais je ne ſoupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, ſembloit me montrer un homme dévoré du deſir de commander, & qui, plein des plus funeſtes paſſions, ſe chargeoit, avec plaiſir, de la honte, des remords, & de la baſſeſſe même attachés à la tirannie. Car enfin, vous avez tout ſacrifié à votre puiſſance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé ſans pitié les fonctions de la plus terrible magiſtrature qui fut jamais. Le ſénat ne vit qu'en tremblant un défenſeur ſi impitoyable. Quelqu'un vous dit: Sylla, juſqu'à quand répandras-tu le ſang romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui déciderent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le ſang que j'ai verſé qui m'a mis en état de faire la plus grrnde de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douleur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'euſſent fait quitter le gouvernement! Mais je me ſuis démis de la dictature, dans le tems qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon ſeul aſyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, & j'ai oſé leur dire : je ſuis prêt à rendre compte de

de tout le ſang que j'ai verſé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains ſe ſont tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il eſt vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment oſâtes-vous leur parler de vous juſtifier, & de prendre pour juge des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que ſéveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

VOUS appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le ſalut de la république? Vouliez-vous que je viſſe tranquillement des ſénateurs trahir le ſénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être auſſi extrême que le peut être l'eſclavage, cherchoit à abolir la magiſtrature même?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du ſénat, a toujours travaillé à renverſer l'un & l'autre. Mais celui qui eſt aſſez ambitieux pour le ſervir contre le ſénat & les loix, le fut toujours aſſez pour devenir ſon maître. C'eſt ainſi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le ſénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple

ple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à ſoumettre tant de nations dont l'obéiſſance nous peſe. A préſent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel ſeroit le deſtin de la république? Et, ſans moi, le ſénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans ſa fureur aveugle pour la liberté, ne ſe livrât lui-même à Marius, ou au premier tiran qui lui auroit fait eſpérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté preſqu'autant de malheurs qu'à la ſervitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaiſſeaux, elle ſubmerge des pays entiers; & elle eſt pourtant utile aux humains.

La poſtérité jugera ce que Rome n'a pas encore oſé examiner: elle trouvera peut-être que je n'ai pas verſé aſſez de ſang, & que tous les partiſans de Marius n'ont pas été proſcrits.

Il faut que je l'avoue; Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'eſt pour le bien de votre patrie que vous avez verſé tant de ſang? & vous avez eu de l'attachement pour elle?

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers tems de la république: & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer juſqu'aux murailles de ſa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de

de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous vouliez vivre esclaves? Non. Mais mourez; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos peres a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles; la crainte a suspen-

ſuſpendu les jalouſies; & Rome n'a jamais été ſi tranquille.

Vous voilà inſtruit de ce qui m'a déterminé à toutes les ſanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maiſons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu paſſer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de ſang & de ſueur.

Seigneur, lui dis-je, il eſt heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous: nés pour la médiocrité, nous ſommes accablés par les eſprits ſublimes. Pour qu'un homme ſoit au-deſſus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une paſſion commune, & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raiſonne. Le deſir inſatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la réſolution d'être un homme extraordinaire: l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïſme de principe eût été plus funeſte qu'un héroïſme d'impétuoſité? Mais ſi, pour vous empêcher d'être eſclave, il vous a fallu uſurper la dictature, comment avez-vous oſé la rendre? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu déſarmé, & n'a point attenté ſur votre vie. C'eſt un danger auquel vous avez échappé; un plus grand

grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple foumis.

J'AI un nom, me dit-il; & il me fuffit pour ma fureté & celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprifes, & il n'y a point d'ambition qui n'en foit épouvantée. Sylla refpire, & fon génie eft plus puiffant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomene & Signion; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domeftique & terrible: chaque Romain m'aura toujours devant les yeux; &, dans fes fonges même, je lui apparoîtrai couvert de fang; il croira voir les funeftes tables, & lire fon nom à la tête des profcrits. On murmure en fecret contre mes loix, mais elles ne feront pas effacées par des flots même de fang romain. Ne fuis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai fur les murailles d'Athenes. Parce que je n'ai point de licteurs, en fuis-je moins Sylla? J'ai pour moi le fénat, avec la juftice & les loix; le fénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conferve prefque toujours quelque chofe de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes; c'eft beaucoup. Repaffez dans votre mémoire

moire l'hiſtoire de ma vie, vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Reſſouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: je fus indigné de voir un homme ſans nom, fier de la baſſeſſe de ſa naiſſance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple: &, dans cette ſituation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je reſolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ſes mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorſque, par le caprice du ſort, je fus obligé de ſortir de Rome, je me conduiſis de même: j'allai faire la guerre à Mithridate, & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laiſſai ce Romain jouir de ſon pouvoir ſur la populace, je multipliois ſes mortifications, & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre graces aux dieux des ſuccès dont je le déſeſpérois. Je lui faiſois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faiſoient au roi barbare. Il ne ſortoit pas un ſeul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace; & mes moindres actions, toujours ſuperbes, étoient pour Marius de funeſtes préſages. Enfin, Mithridate demanda la paix; les conditions étoient raiſonnables: &, ſi Rome avoit été tranquille, ou ſi ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le

le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, & qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés, Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Théléfinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée: & ce jour assure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher, à présent, du cœur de tous les capitaines romains, l'am-

l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tirannie, & la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

IL CHANGEA de visage, & se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son ame: il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

FIN DU DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.



LE TEMPLE DE GNIDE.

. . . . Non murmura veſtra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oſcula conchæ.

Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien.



PREFACE DU TRADUCTEUR.

Un ambaſſadeur de France à la Porte ottomane, connu par ſon goût pour les lettres, ayant acheté pluſieurs manuſcrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliotheques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques pieces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

On ne ſçait ni le nom de l'auteur, ni le tems auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon ouvrage.

Quant à ma traduction, elle eſt fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai ſouvent quitté l'expreſſion la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui. Il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux-même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman eſt une eſpece de tableau où l'on a peint, avec choix, les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les deſcriptions, & de la naïveté dans les ſentimens.

Il y a trouvé un caractere original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modele; ce qui devient un grand éloge, lorſque l'ouvrage n'eſt pas mépriſable d'ailleurs.

Quelques ſçavans n'y ont point reconnu

ce

ce qu'ils appellent l'art. Il n'eſt point, diſent-ils, ſelon les regles. Mais ſi l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui ſe mêle de traduire ne ſouffre point patiemment que l'on n'eſtime pas ſon auteur autant qu'il le fait, & j'avoue que ces meſſieurs m'ont mis dans une furieuſe colere: mais je les prie de laiſſer les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs déciſions. Il n'y a que des têtes bien friſées & bien poudrées qui connoiſſent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau ſexe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je ſouhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puiſſe lui plaire. Je l'adore encore; &, s'il n'eſt plus l'objet de mes occupations, il l'eſt de mes regrets.

Que ſi les gens graves deſiroient de moi quelqu'ouvrage moins frivole, je ſuis en état de les ſatisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous ſçavons ſur la métaphyſique, la politique & la mora-

le, & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés ſur ces ſciences-là.





LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VENUS préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains: on y jouit d'un printems éternel; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y régner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse; vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclorre; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, eſt le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens; il travailla pour ſon infidelle quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me ſeroit impoſſible de donner une idée des charmes de ce palais; il n'y a que les Graces qui puiſſent décrire les choſes qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts.... Mais j'en peins les richeſſes & non pas les beautés.

Les jardins en ſont enchantés: Flore & Pomone en ont pris ſoin; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaiſſent ſous la main qui les cueille; les fleurs ſuccedent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ſes Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux: mais, par une vertu ſecrette, tout ſe répare en un inſtant.

Vénus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide. Ses nymphes ſe confondent avec elles. La déeſſe prend part à leurs jeux; elle ſe dépouille de ſa majeſté; aſſiſe au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec ſa bergere; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arroſe cette prairie, & y fait

fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorſque les nymphes approchent de ſes bords, il s'arrête ; & ſes flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorſqu'une d'elles ſe baigne, il eſt plus amoureux encore : ſes eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il ſe ſouleve pour l'embraſſer mieux ; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer, mais il la ſoutient ſur ſes flots ; &, charmé d'un fardeau ſi cher, il la promene ſur ſa plaine liquide ; enfin, déſeſpéré de la quitter, il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie, eſt un bois de myrthes, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines : l'Amour, qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſecrettes.

Non loin de-là eſt un bois antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel un tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, ſur laquelle eſt le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus ſaint ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la premiere fois Adonis: le poiſon coula au cœur de la déeſſe. Quoi! dit-elle, j'aimerois un mortel! Hélas! je ſens que je l'adore. Qu'on ne m'adreſſe plus de vœux: il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorſque, piquée d'un défi téméraire, elle les conſulta. Elle étoit en doute ſi elle s'expoſeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha ſa ceinture ſous ſes cheveux; ſes nymphes la parfumerent; elle monta ſur ſon char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas; il la vit, & ſes regards errerent & moururent: la pomme d'or tomba aux pieds de la déeſſe: il voulut parler, & ſon déſordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pſyché vint avec ſa mere, lorſque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut ſurpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il, que je bleſſe! Je ne puis ſoutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba ſur le ſein de Pſyché. Ah! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le dieu des plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer: l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens que les dieux ne ſentent eux-mêmes que lorſ qu'ils ſont dans la demeure céleſte.

Tout ce que la Nature a de riant eſt joint

tou

tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a partout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus; le raviſſement des dieux qui la virent; ſon embarras de ſe voir toute nue; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déeſſe. Le peintre a repréſenté le dieu ſur ſon char, fier & même terrible: la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une pouſſiere épaiſſe commence à le dérober. D'une autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes; il ſourit à Vénus: vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans: leurs yeux ſemblent ſe confondre; ils ſoupirent, &, attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui ſe jouent autour d'eux.

Il y a un appartement ſéparé, où le peintre a repréſenté les noces de Vénus & de Vulcain: toute la cœur céleſte y eſt aſſemblée. Le dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La déeſſe regarde d'un air froid la joie commune; elle lui donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober; elle retire de deſſus lui des regards qui portent à peine, & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux fourient, & Vulcain l'écoute avec plaifir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne fa divine époufe : elle fait tant de réfiftance, que l'on croiroit que c'eft la fille de Cérès que Pluton va ravir, fi l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais fe tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter fur le lit nuptial. Les dieux fuivent en foule. La déeffe fe débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit fes genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce défordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la pofer fur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux; il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune fe retire : il eft charmé de la voir s'éloigner. Les déeffes jouent entr'elles : mais les dieux paroiffent triftes; & la trifteffe de Mars a quelque chofe d'auffi fombre que la noire jaloufie.

Charmée de la magnificence de fon temple, la déeffe elle-même y a voulu établir fon culte, elle en a réglé les cérémonies, inftitué les fêtes; & elle y eft, en même-tems, la divinité & la prêtreffe.

Le culte qu'on lui rend prefque par toute la terre, eft plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville fe proftituent en fon honneur, & fe font une

une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrônes, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même: car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent soupirer: ils sentent diminuer leurs tourmens: ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais

mais qu'on doit taire. On adore en ſecret les caprices de ſa maîtreſſe, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus juſtes, lorſqu'on oſe s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les tranſports de l'amour, & la fureur même; car, moins on eſt maître de ſon cœur, plus il eſt à la déeſſe.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur ſont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adreſſent de loin leurs vœux à la déeſſe, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'eſt qu'une impuiſſance de former des deſirs.

La déeſſe inſpire aux filles de la modeſtie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les tréſors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une paſſion ſincere, d'un ſentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit ſe rendre : mais c'eſt une profanation de ſe rendre ſans aimer.

L'Amour eſt attentif à la félicité des Gnidiens, il choiſit les traits dont il les bleſſe. Lorſqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire ſans ceſſe ſur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait ſoudain renaître,

tre, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une paſſion languiſſante : on ne paſſe point par les dégoûts avant de ceſſer d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de ſon carquois les traits cruels dont il bleſſa Phédre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, ſervent à montrer ſa puiſſance, comme la foudre ſert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A meſure que le dieu donne le plaiſir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le ſanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des ſentimens naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, diſoit une d'elles, ma flamme pour Thirſis eſt éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais ſeulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre diſoit tout bas; puiſſante déeſſe, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déeſſe de Cythere, diſoit une autre, je cherche la ſolitude; les jeux de mes compagnes ne me plaiſent plus. J'aime peut-être. Ah! ſi j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : ſouvent ils chantent ſa gloire, en chantant leurs amours.

Un

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psiché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle, & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple, & jamais il n'y sera entré un amant si fidele : nous irons dans le palais de Vénus, & je croirai que c'est le palais de Thémire : j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre : &, quand elle sera égarée, ... L'Amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mysteres.

SECOND CHANT.

IL y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds, les cheveux ne dressent point sur la tête ; il n'y a point de prêtresses, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'Isle de Crete étoit venue à

Gni

Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle fourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, foutenoit fon bras fur un troifieme, crioit à deux autres de la fuivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le fon de fa voix étoit impofteur comme fes yeux. O ciel ! que d'allarmes ne caufa-t-elle point aux vraies amantes : Elle fe préfenta à l'oracle, auffi fiere que les déeffes : mais foudain nous entendîmes un voix, qui fortoit du fanctuaire : perfide, comment ofes-tu porter tes artifices jufques dans les lieux où je regne avec la candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes, mais je te laifferai le cœur comme il eft. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive ; & tu mourras accablé de réfus & de mépris.

Une courtifane de Nocrétis vint enfuite, toute brillante des dépouilles de fes amans. Va, dit la déeffe, tu te trompes, fi tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaifirs, mais elle ne les donne pas. Ton cœur eft comme le fer ; &, quand tu verrois mon fils même, tu ne fçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent ; va leur montrer des charmes, que l'on voit foudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire méprifer ma puiffance.

Quelque tems après, vint un homme riche, qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me de-

demandes, dit la déeſſe, une choſe que je ne ſçaurois faire, quoique je ſois la déeſſe de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aime pas, parce que tu les achetes. Tes tréſors ne te feront point inutiles; ils te ſerviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Ariſtée, ſe préſenta enſuite: il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperduement amoureux: il ſentoit tout l'excés de ſon amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déeſſe; tu ſçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi: j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde, mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus enſuite avec Thémire. La déeſſe me dit: il n'y a point dans mon empire, de mortel qui me ſoit plus ſoumis que toi. Mais que veux-tu que je faſſe? Je ne ſçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déeſſe, j'ai mille graces à vous demander: faites que Thémire ne penſe qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle ſe réveille en ſongeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je ſuis préſent; qu'elle m'eſpere dans mon abſence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a paſſés ſans moi.

TROISIEME CHANT.

Il y a à Gnide des jeux ſacrés, qui ſe renouvellent tous les ans : les femmes y viennent, de toutes parts, diſputer le prix de la beauté. Là, les bergeres ſont confondues avec les filles des rois ; car la beauté ſeule y porte les marques de l'empire. Vénus y préſide elle-même. Elle décide ſans balancer ; elle ſçait bien quelle eſt la mortelle heureuſe qu'elle a le plus favoriſée.

Hélene remporta ce prix pluſieurs fois : elle trompha lorſque Théſée l'eut ravie ; elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorſque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'eſpérances : ainſi ce prince, au jugement de Vénus même, ſe vit auſſi heureux époux ; que Théſée & Paris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du ſoleil. Il en vint quinze de l'iſle de Lesbos ; & elle ſe diſoient l'une à l'autre, je me ſens toute émue, il n'y a rien de ſi charmant que vous : ſi Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la

régu-

régularité de leurs traits : tout faifoit voir, ou promettoit un beau corps ; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'ifle de Chypre. Nous avons, difoient-elles, paffé notre jeuneffe dans le temple de Vénus ; nous lui avons confacré notre virginité & notre pudeur même ; nous ne rougiffons point de nos charmes ; nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage fur une pudeur qui s'allarme fans ceffe.

Je vis les filles de la fuperbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniere la plus immodefte : & cependant elles faifoient les prudes, & foutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameufe par tant de naufrages, vous fçavez conferver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes, lorfque le navire Argo porta la toifon d'or fur votre plaine liquide ; &, lorfque cinquante beautés font parties de Colchos, & fe font confiées à vous, vous vous êtes courbée fous elles.

Je vis auffi Oriane, femblable aux déeffes. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préfenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diftingué par fon amour que par la pour-

pourpre royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas ! diſoit-il, je ſuis heureux, mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Vénus & de moi : mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laiſſez le prix de la beauté & demandez des autels.

Auprès de-là étoient vingt Babyloniennes; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient : les loix nous ſoumettent à vous en l'honneur d'Iſis : mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des loix; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux dieux; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité, mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans

dans le ſein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puiſſante qui envoie ſes vaiſſeaux au bout de l'univers: les ornemens fatiguoient leur tête ſuperbe; toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour: elles étoient filles de l'Aurore; &, pour la voir, elles ſe levoient tous les jours avant elle. Elles ſe plaignoient du Soleil, qui faiſoit diſparoître leur mere; elles ſe plaignoient de leur mere, qui ne ſe montroit à elles que comme au reſte des mortels.

Je vis, ſous une tente, une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ſes filles, qui déjà faiſoient eſpérer les charmes de leur mere: des eunuques la ſervoient, & leurs yeux regardoient la terre: car, depuis qu'ils avoient reſpiré l'air de Gnide, ils avoient ſenti redoubler leur affreuſe mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui ſont aux extrêmités de la terre, diſputerent auſſi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers où une belle ne reçoive des hommages, mais il n'y a que les plus grands hommages qui puiſſent appaiſer l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent enſuite. Belles ſans ornemens, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit ſur leur tête que les préſens de Flore, mais ils y étoient plus

dignes

dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit: je ne veux point disputer le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix: car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus: je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore: il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fiere de Pallas; ici, la grandeur & la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux: les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules; les autres montroient les épaules, &

couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes; & là on rougiſſoit de ce qu'ici on appelloit bienſéance.

Les dieux ſont ſi charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais ſans ſourire de leur ouvrage. De toutes les déeſſes, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaiſir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalouſie.

Comme on remarque une roſe au milieu des fleurs qui naiſſent dans l'herbe, on diſtingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le tems d'être ſes rivales: elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces. Allez la couronner, leur dit-elle: de toutes les beautés que je vois, c'eſt la ſeule qui vous reſſemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ſes compagnes au culte de la déeſſe, j'entrai dans un bois ſolitaire: j'y trouvai le tendre Ariſtée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été conſulter l'oracle; c'en fut aſſez pour nous engager à nous entretenir: car Vénus met dans le cœur, en la préſence d'un habitant de Gnide, le charme ſecret que trouvent deux amis, lorſqu'après une longue abſence ils ſentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous ſentîmes que no-

tre

trê cœur ſe donnoit; il ſembloit que la tendre Amitié étoit deſcendue du ciel, pour ſe placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choſes de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis.

Je ſuis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les beſoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un ſommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne ſe ſouviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magiſtrats qui les ont gouvernés.

On y abuſe de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des dieux ſur Sybaris ne ſervent qu'à encourager le luxe & la molleſſe.

Les hommes ſont ſi efféminés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils emploient tant de tems à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſexe dans toute la ville.

Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre; chaque jour voir finir les deſirs & les eſpérances de chaque jour: on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé; on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi fauſſement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre;

 tou-

toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouiſſances avant la derniere ; tout cela eſt inconnu à Sybaris.

Encore ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire : mais non, les yeux ſont accoutumés à tout voir. & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Sybarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplait, pour un plaiſir qui leur déplaira encore; tout ce qu ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds : les voitures les plus douces les font évanouir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſieges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour

jour, ſans s'être fatigués: ils ſont briſés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Sybaris. J'aime la vertu; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, diſois-je, je ne reſpirerai pas plus long-tems cet air empoiſonné: tous ces eſclaves de la molleſſe ſont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la derniere fois, au temple, &, m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois ſacrifié: grande déeſſe, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple & non pas ton culte: en quelque lieu de la terre que je ſois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il ſera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette iſle eſt toute pleine des monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airan, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour ſatisfaire les égaremens de Paſiphaé; le labyrinthe, dont l'Amour ſeul ſçut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait ſa mere; & le temple d'Ariane, qui, déſolée dans les déſerts, abandonnée par un ingrat, ne ſe repentoit pas encore de l'avoir ſuivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le re-

tour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs : car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément en colere, trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette isle, si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jetta à Lesbos. C'est encore une isle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylene est la capitale de Lesbos ; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le sort me fit trouver une isle plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adresserent de vœux. Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis : mais, sans expier leur crime, ils en portent la peine :

toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux; les vents me porterent à Délos. Je restai quelques mois dans cette isle sacrée. Mais, soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive; soit que notre ame retienne de la divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie; il m'apparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne: elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle: tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble: vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique: ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse: sa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux peintres même. Elle vit mon étonnement; elle en sourit. Dieux! quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la seconde des Graces. Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle

fuit; mes bras la fuivirent : mon fonge s'envola avec elle; & il ne me refta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaifir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'ifle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je refpirai l'amour. Je fentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je fentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la préfence de quelque beauté divine. J'avançai; & je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie: je fus d'abord entraîné vers elles. Infenfé que je fuis! difois-je: j'ai, fans aimer, tous les égaremens de l'amour: mon cœur vole déjà vers des objets inconnus; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai: je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle; & je crois que je ferois mort de douleur, fi elle n'avoit tourné fur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puifque vous devez me rendre heureux, faites que ce foit avec cette bergere : je renonce à toutes les autres beautés; elle feule peut remplir vos promeffes & tous les vœux que je ferai jamais.



CINQUIEME CHANT.

Je parlois encore au jeune Ariſtée de mes tendres amours; ils lui firent ſoupirer les ſiens; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit: je n'oublierai rien; car je ſuis inſpiré par le même dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-ſimple: mes aventures ne ſont que ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait auſſi toute l'histoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle eſt belle; elle a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs: les femmes qui font des ſouhaits, demandent aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble mais modeſte, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer, mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle

pensera sensément; si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces si légeres, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela, Camille m'aime: elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je la quitte; &, comme si je pouvois vivre sans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le sçait; mais elle est ravie, comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la sienne. Enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, sans oser lui dire que je l'aimois, & sans oser presque me le dire à moi-même: plus je la trouvois aimable, moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me disoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je suis heureux! je n'ai pu y réussir; cette image y est restée, & elle y vivra toujours.

Je

Je dis à Camille : j'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude ; j'avois des vues d'ambition, & je ne desire plus que ta présence ; je voulois errer sous des climats reculés, & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respires : tout ce qui n'est point toi, s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur : bien-tôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou, si tu n'as rien pensé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit, en m'embrassant, tu es triste. Il est vrai, lui dis-je : mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes, & je ne sçais pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains : ne me retire point de la langueur où je suis ; laisse-moi soupirer en même-tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon ame est trop agitée ; elle est entraînée vers son bonheur

ſans en jouir : au lieu qu'à préſent je goûte ma triſteſſe même. N'eſſuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puiſque je ſuis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoiſſent : ces louanges me touchent, comme ſi elles m'étoient perſonnelles ; & j'en ſuis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'eſprit, que je ſuis enchanté de ſes moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout à coup, je fais réflexion que je ne ſerois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impoſtures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure, par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon eſprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il ſemble que mon ame veut me quitter, que cette ame eſt à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuſe, &, dans un inſtant, elle m'en accor-

accorde une autre. Ce n'eſt point un artifice: combattue par ſa pudeur & ſon amour, elle voudroit me tout réfuſer, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit: ne vous ſuffit-il pas que je vous aime? que pouvez-vous deſirer après mon cœur? Je deſire, lui dis-je, que tu faſſes pour moi une faute que l'amour fait faire, que le grand amour juſtifie.

Camille, ſi je ceſſe un jour de t'aimer, puiſſe la Parque ſe tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! Puiſſe-t-elle effacer le reſte d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me ſouviendrois des plaiſirs que j'ai eus en aimant!

Ariſtée ſoupira, & ſe tut; & je vis bien qu'il ne ceſſa de parler de Camille, que pour penſer à elle.

SIXIEME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; &, après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obſcur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit penſé que ce lieu eût été ſi funeſte! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon

corps frémit, mes cheveux se dresserent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais. J'y vis la Jalousie ; son aspect étoit plus sombre que terrible : La Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffloient sur la tête ; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi : je voulus le prendre ; déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. je restai un moment comme stupide : mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embrasée, &, dans sa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois si agité, qu'il me sembloit que je tournois sous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie : nous criions,

Thé-

Thémire! nous criions, Camille! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumiere du jour; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refuserent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille: le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieu! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres: je me réveillois, chaque instant, sur une infidélité de Thémire; je la voyois.... Non, je n'ose encore le dire; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténebres & la lumiere! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais!

Une accès de fureur me prit: Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie: poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non: je vois de loin un temple; c'est peut être celui de l'Amour: allons le détruire, allons briser sa

sta-

ſtatue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes; & il ſembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles: nous traversâmes les bois, les prêts, les guérets; nous ne fûmes pas arrêtés un inſtant: une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes; nous entrâmes dans le temple: il étoit conſacré à Bacchus. Que la puiſſance des dieux eſt grande! Notre fureur fut auſſitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec ſurpriſe le déſordre où nous étions.

Grand dieu! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaiſé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtreſſe: nous ſommes aimés du dieu que vous ſervez; il vient de calmer les tranſports dont nous étions agités; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente: nous voulons lui faire un ſacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſtée prononça ces paroles: Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie ſur le viſage des hommes: nos plaiſirs ſont un culte pour toi; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon: mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout à coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mêlange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Silene suivoit, monté sur son âne: sa tête sembloit chercher la terre; &, si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, & les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons Enfin, je vis Bacchus; il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une

qu'une mortelle. Il vous dit : aimez-moi. Thésée fuit ; ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char : je vis descendre Ariane ; elle entra dans le temple, Aimable dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours. Faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire ; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi, grand dieu, je sens déjà que le t'aime davantage. Quoi ! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'esperent, & qui sont plus bornés quand ils desirent, que quand ils jouissent.

Tu feras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres que l'ont sçait aimer. Et pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs & mes larmes même, te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane, il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs, nous sentîmes une émotion divine. Saisis des égare-

mens

mens de Silene, & des transports des bacchantes, nous prîmes un thyrse, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

SEPTIEME CHANT.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la sombre Tristesse avoit saisi notre ame, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités que pour nous faire pressentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus, bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide: nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que sçais je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidelle prend plaisir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis,

ſis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, ſans doute qu'il l'aime encore: il faudra que je diſpute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille: que j'étois inſenſé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me ſouviens que Thyrſis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles: malheureux que je ſuis! elle les a miſes ſur ſon ſein! C'eſt un préſent de Thyrſis, diſoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-tems que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un ſacrifice de deux tourterelles; elles m'échapperent, & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours: je les liſois & reliſois ſans ceſſe: un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne déſeſpere point un malheureux qui t'aime; l'amour qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourſuivrai juſque dans le temple, & je le punirai aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre ſacré où la déeſſe rend ſes oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée: ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous

Nous entrâmes dans la foule, je perdis l'heureux Ariſtée: déjà il avoit embraſſé ſa Camille, & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je ſentis ma jalouſie redoubler à ſa vue, je ſentis renaître mes premieres fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'eſt ainſi que les dieux renvoient les furies, lorſqu'elles ſortent des enfers.

O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le ſoleil a parcouru ſa carriere; je craignois de t'avoir perdu pour jamais: cette parole me fait trembler. J'ai été conſulter l'oracle. Je n'ai point demandé ſi tu m'aimois; hélas! je ne voulois que ſçavoir ſi tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuſe, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, ſi ſon ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains deſquels je ſuis, peuvent me faire perdre la raiſon: ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalouſie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage que je ſens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois ſolitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'eſt un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elyſée que les dieux ont faits

faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chériſſent ; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future; ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la préſence de Thémire.

Je me ſouviens qu'un ſatyre, qui ſuivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vos yeux ſçavent s'entendre & ſe répondre, vous ſoupirs ſont payés par des ſoupirs! Mais moi, je paſſe ma vie ſur les traces d'une bergere farouche; malheureux pendant que je la pourſuis, plus malheureux encore lorſque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, ſeule dans ce bois, nous apperçut & ſoupira. Non, dit-elle, ce n'eſt que pour agmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant ſi tendre.

Nous trouvâmes Apollon aſſis auprès d'une fontaine. Il avoit ſuivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ſes blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit ſa lyre; elle attire les rochers; les arbres la ſuivent, les lions reſtent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai ſur les levres de Thémire; je le trouvai enſuite ſur ſon ſein: il s'étoit ſauvé à ſes pieds; je

je l'y trouvai encore: je se cacha sous ses genoux; je le suivis; & l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée, ne m'eût arrêté. Il étoit à sa derniere retraite: elle est si charmante qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prieres, & elle devint plus sévere. Enfin je fus téméraire: elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa: je reçus ma grace, hélas! sans espérance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

Com-

Comme la piece ſuivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

Un jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphiſe, je trouvai l'Amour qui dormoit caché ſur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe, qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le ſuivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui: il étoit ſeul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; ſon arc & ſon carquois étoient à ſes côtés; & ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphiſe prit l'arc du plus grand des dieux: elle y mit un trait, ſans que je m'en apperçuſſe, & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant: prends-en un ſecond; fais-moi une autre bleſſure; celle-ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait; il lui tomba ſur le pied, & elle cria doucement: c'étoit le trait le plus peſant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baiſſai: Ah! Céphiſe, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'eſt fatigué à lancer ſes traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah! je n'y plus conſentir; car il nous a toujours favoriſés. Je vais donc, dit-elle, prendre ſes armes, & lui tirer une fleche de tout ma force. Mais il ſe réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il

qu'il se réveille: que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? Non, non; laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui, & nous en serons plus enflammés.

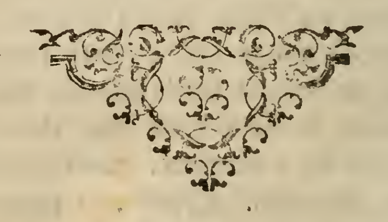
Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta sur lui; & elle rioit de voir le petit dieu presqu'enséveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit; &, tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses aîles; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes aîles sur votre sein; on me les a coupées: que vais je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi: elles croissent: vous les aurez bientôt comme vous les

aviez ; j'en vois déjà le ſommet qui ſe dore dans un moment. . . . . C'eſt aſſez : volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me haſarder. Il s'envola ; il ſe repoſa auprès de Vénus, & revint d'abord ſur ſon ſein. Il reprit l'eſſor ; il alla ſe repoſer un peu plus loin, & revint encore ſur le ſein de Vénus. Il l'embraſſa ; elle lui ſourit : il l'embraſſa encore, & badina avec elle ; & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne ſur toute la Nature.

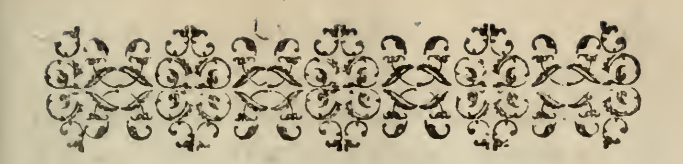
L'Amour, pour ſe venger de Céphiſe, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flame. Elle m'a aimé ; elle a aimé Daphnis ; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'eſt moi que vous puniſſez ! Je veux bien porter la peine de ſon crime : mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir.

F I N.



ESSAI SUR LE GOÛT.

FRAGMENT.



ESSAI SUR LE GOÛT DANS LES CHOSES DE LA NATURE ET DE L'ART.

FRAGMENT.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois ſortes de plaiſirs : il y en a qu'elle tire du fond de ſon exiſtence même ; d'autres qui réſultent de ſon union avec le corps ; d'autres enfin qui ſont fondés ſur les plis & les préjugés que de certaines inſtitutions, de certains uſages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce ſont ces différens plaiſirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne ſçais quoi, le noble, le grand, le ſublime, le majeſtueux, *&c.* Par exemple, lorſque nous trouvons du plaiſir à voir une choſe avec une utilité pour nous, nous diſons qu'elle eſt bonne ; lorſque nous trouvons du plaiſir à la voir, ſans que nous y démêlions une utilité préſente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame, ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui insoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fausse: car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, *&c.* sont donc dans nous-mêmes; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions la dans ses actions & dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs; c'est-là où elle se manifeste davantage. La poësie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir: voyons pourquoi, comment, & quand ils le lui donnent; rendons raison de nos sentimens: cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui sont propres : tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, *&c.* celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense : & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût : ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels, &, de la même maniere & par la même raison, nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure : la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & con-

noître quels ſont ſes plaiſirs, pour parvenir à meſurer ſes plaiſirs, & même quelquefois à ſentir ſes plaiſirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu: à préſent nous n'aimons preſque que ce que nous ne connoiſſons pas.

Notre maniere d'être eſt entiérement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous ſommes, ou autrement. Mais, ſi nous avions été faits autrement, nous aurions ſenti autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poëſie; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poëſie; par exemple, ſi la conſtitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la diſpoſition du ſujet à la meſure de notre attention, ne feroient plus; ſi nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui ſont fondées ſur la meſure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les loix établies ſur ce que notre machine eſt d'une certaine façon, feroient différentes, ſi notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuſe, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture: ſi notre vue avoit été plus diſtincte, & notre

aine

ame capable d'embraſſer plus de choſes à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens: ſi nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos inſtrumens de muſique. Je ſçais bien que les rapports que les choſes ont entre elles auroient ſubſiſté; mais, le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choſes qui, dans l'état préſent, font un certain effet ſur nous, ne le feroient plus: & comme la perfection des arts eſt de nous préſenter les choſes telles qu'elles nous faſſent le plus de plaiſir qu'il eſt poſſible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puiſqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaiſir.

On croit d'abord qu'il ſuffiroit de connoître les diverſes ſources de nos plaiſirs, pour avoir le goût; & que, quand on a lu ce que la philoſophie nous dit là-deſſus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'eſt pas une connoiſſance de théorie; c'eſt une application prompte & exquiſe des regles même que l'on ne connoît pas. Il n'eſt pas néceſſaire de ſçavoir que le plaiſir que nous donne une certaine choſe que nous trouvons belle, vient de la ſurpriſe; il ſuffit qu'elle nous ſurprenne, & qu'elle nous ſurprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainſi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût

acquis, c'eſt-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel : car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel ; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, ſans conſidérer s'il eſt bon ou mauvais, juſte ou non, eſt ce qui nous attache à une choſe par le ſentiment ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe s'appliquer aux choſes intellectuelles, dont la connoiſſance fait tant de plaiſir à l'ame, qu'elle étoit la ſeule félicité que de certains philoſophes puſſent comprendre. L'ame connoît par ſes idées & par ſes ſentimens ; elle reçoit des plaiſirs par ces idées & par ces ſentimens : car, quoique nous oppoſions l'idée au ſentiment, cependant, lorſqu'elle voit une choſe, elle la ſent ; & il n'y a point de choſes ſi intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conſéquent qu'elle ne ſente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT eſt le genre qui a ſous lui pluſieurs eſpeces, le génie, le bon ſens, le diſcernement, la juſteſſe, le talent, le goût.

L'eſprit conſiſte à avoir les organes bien conſtitués, relativement aux choſes où il s'applique. Si la choſe eſt extrêmement particuliere, il ſe nomme talent ;

talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particuliere est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, *&c.*

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire, pour appercevoir; or un tel être doit avoir de la curiosité: car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; &, si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne repose jamais.

Ainsi on sera toujours sûr de plaire à l'ame, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses: ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un

jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorſque nous voyons un lieu brut & champêtre : c'eſt la même cauſe qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en pluſieurs lieux, parcourir plus d'eſpace : enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainſi dire, étendre la ſphere de ſa préſence ; ainſi c'eſt un grand plaiſir pour elle de porter ſa vue au loin. Mais comment le faire ? dans les villes ? notre vue eſt bornée par des maiſons : dans les compagnes ? elle l'eſt par mille obſtacles ; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre ſecours, & nous découvre la Nature qui ſe cache elle-même ; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la Nature, c'eſt-à-dire, la Nature dérobée à nos yeux : mais, quand nous trouvons de belles ſituations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruiſſeaux, des collines, & ces diſpoſitions qui ſont, pour ainſi dire, créées exprès, elle eſt bien autrement enchantée que lorſqu'elle voit les jardins de le Nôtre ; parce que la Nature ne ſe copie pas, au lieu que l'art ſe reſſemble toujours. C'eſt pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un payſage que le plan du plus beau jardin du monde ; c'eſt que la peinture ne prend la Nature que là où elle eſt belle, là où la vue ſe peut porter au loin & dans toute ſon étendue, là où elle eſt variée, là où elle peut être vue avec plaiſir.

Ce

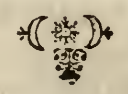
Ce qui fait ordinairement une grande penſée, c'eſt lorſqu'on dit une choſe qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions eſpérer qu'après une grande lecture.

Florus nous repréſente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : „ lorſqu'il pouvoit, „ dit-il, ſe ſervir de la victoire, il aima mieux „ en jouir; *cùm victoriâ poſſet uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit: „ ce fut vaincre que d'y entrer"; *introiſſe victoria fuit.*

Il nous donne tout le ſpectacle de la vie de Scipion quand il dit de ſa jeuneſſe: „ C'eſt le „ Scipion qui croît pour la deſtruction de l'Afri„ que"; *hic erit Scipio, qui in exitium Africæ creſcit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la ſituation de l'univers, & toute la grandeur du peuple romain, lorſqu'il dit: „ Annibal fugitif cherchoit au peuple romain un „ ennemi par tout l'univers"; *qui, profugus ex Africâ, hoſtes populo romano toto orbe quærebat.*



DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

Il ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses, il faut les lui montrer avec ordre; car, pour lors, nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration: mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir: c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres grouppent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

Mais, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété: sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; &, si une partie d'un tableau qu'on nous dé-

découvre reſſembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet ſeroit nouveau ſans le paroître, & ne feroit aucun plaiſir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, ſemblables à celles de la Nature, ne conſiſtent que dans les plaiſirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaiſirs; il faut faire voir à l'ame des choſes qu'elle n'a pas vues; il faut que le ſentiment qu'on lui donne ſoit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'eſt ainſi que les hiſtoires nous plaiſent par la variété des recits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des paſſions, & que ceux qui ſçavent inſtruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'inſtruction.

Une longue uniformité rend tout inſupportable; le même ordre des périodes, long-tems continué, accable dans une harangue: les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de Moſcou à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé long-tems dans les Alpes, en deſcendra dégoûté des ſituations les plus heureuſes & de points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle eſt faite pour connoître & pour voir: il faut donc qu'elles puiſſe voir, & que la variété le lui permette; c'eſt-à-

à-dire, il faut qu'une chofe foit affez fimple pour être apperçue, & affez variée pour être apperçue avec plaifir.

Il y a des chofes qui paroiffent variées & ne le font point, d'autres qui paroiffent uniformes & font très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confufion des ornemens fatigue par leur petiteffe; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puiffions diftinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun fur lequel l'œil puiffe s'arrêter: de maniere qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choifis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique eft une efpece d'énigme pour l'œil qui le voit; & l'ame eft embarraffée, comme quand on lui préfente un poëme obfcur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme: mais, comme elle a les divifions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précifément ce qu'elle peut voir fans fe fatiguer, mais qu'elle en voie affez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaifir.

Il faut que les grandes chofes aient de grandes parties; les grandes hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes font compofées d'autres montagnes qui font au-deffus & au deffous; c'eft la nature des chofes qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divifions
&

& de grandes divifions, imite les grandes chofes; l'ame fent une certaine majefté qui y regne par-tout.

C'eft ainfi que la peinture divife en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle répréfente dans un tableau; elle imite la Nature, une nombreufe troupe fe divife toujours en pelotons; & c'eft encore ainfi que la peinture divife en grande maffe fes clairs & fes obfurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMETRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant dans la plupart des chofes, elle aime à voir une efpece de fymmétrie. Il femble que cela renferme quelque contradiction: voici comment j'explique cela.

Une des principales caufes des plaifirs de notre ame, lorfqu'elle voit des objets, c'eft la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raifon qui fait que la fymmétrie plaît à l'ame, c'eft qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la foulage, & qu'elle coupe, pour ainfi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là fuit une regle générale: par-tout où la fymmétrie eft utile à l'ame & peut aider fes fonctions, elle lui eft agréable; mais, par-tout où elle eft inutile, elle eft fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les chofes que nous voyons fucceffivement doivent avoir de la variété; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir. Celles, au contraire, que

que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la ſymmétrie : ainſi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la ſymmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embraſſer d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil ſoit ſimple, il faut qu'il ſoit unique, & que les parties ſe rapportent toutes à l'objet principal, c'eſt pour cela encore qu'on aime la ſymmétrie, elle fait un tout enſemble.

Il eſt dans la Nature qu'un tout ſoit achevé; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'eſt encore pour cela qu'on aime la ſymmétrie; il faut une eſpece de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, eſt auſſi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DES CONSTRASTES.

L'AME aime la ſymmétrie, mais elle aime auſſi les contraſtes; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la Nature demande, des peintres & des ſculpteurs, qu'ils mettent de la ſymmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, ſont inſupportables; la rai-

ſon en eſt que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſon preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la Nature ne nous a pas ſitués ainſi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; &, ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſur-tout dans les ouvrages de ſculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymmétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtile de quelques écrivains, qui, dans chaque phraſe, mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin par des antitheſes continuelles, tels que ſaint Auguſtin & autres auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme ſaint Evremont. Le tour de phraſe toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraſte perpétuel devient

vient ſymmétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que, lorſque vous avez vu une partie de la phraſe, vous devinez toujours l'autre : vous voyez des mots opppſés mais oppoſés de la même maniere ; vous voyez un tour dans la phraſe, mais c'eſt toujours le même.

Bien des peintres ſont tombés dans le défaut de mettre des contraſtes par-tout & ſans ménagement ; de ſorte que, lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord la diſpoſition de celles d'à côté : cette continuelle diverſité devient quelque choſe de ſemblable. D'ailleurs, la Nature, qui jette les choſes dans le déſordre, ne montre pas l'affectation d'un contraſte continuel ; ſans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement & dans un mouvement forcé. Elle eſt plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes ſortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui ſent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas ſoutenir long-tems les mêmes ſituations, parce qu'elle eſt liée à un corps qui ne peut les ſouffrir. Pour que notre ame ſoit excitée, il faut que les eſprits coulent dans les nerfs : or il y a là deux choſes, une laſſitude dans les nerfs, une ceſſation de la part des eſprits qui ne coulent plus, ou qui ſe diſſipent des lieux où ils ont coulé.

Ainſi tout nous fatigue à la longue, & ſur-tout

les

les grands plaiſirs : on les quitte toujours avec la même ſatisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont beſoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous ſervir, & diſtribuer, pour ainſi dire, le travail.

Notre ame eſt laſſe de ſentir : mais ne pas ſentir, c'eſt tomber dans un anéantiſſement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ſes modifications : elle ſent, & elle ne ſe laſſe pas.

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE diſpoſition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaiſirs qui viennent de la ſurpriſe ; ſentiment qui plaît à l'ame par le ſpectacle & par la promptitude de l'action : car elle apperçoit ou ſent une choſe qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une choſe peut nous ſurprendre comme merveilleuſe, mais auſſi comme nouvelle, & encore comme inattendue, &, dans ces derniers cas, le ſentiment principal ſe lie à un ſentiment acceſſoire fondé ſur ce que la choſe eſt nouvelle ou inattendue.

C'eſt par-là que les jeux de haſard nous piquent ; ils nous font voir une ſuite continuelle d'événemens non attendus : c'eſt par-là que les jeux de ſociété nous plaiſent ; ils ſont encore une ſuite d'événemens imprévus, qui ont pour cauſe l'adreſſe jointe au haſard.

C'eſt

C'eſt encore par-là que les pieces de théâtre nous plaiſent : elles ſe développent par degrés, cachent les événemens juſqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux ſujets de ſurpriſe, & ſouvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'eſprit ne ſont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des ſurpriſes agréables, & ſuppléent à l'inſipidité des converſations preſque toujours languiſſantes, & qui ne font point cet effet.

La ſurpriſe peut être produite par la choſe, ou par la maniere de l'appercevoir : car nous voyons une choſe plus grande ou plus petite qu'elle n'eſt en effet, ou différente de ce qu'elle eſt, ou bien nous voyons la choſe même, mais avec une idée acceſſoire qui nous ſurprend. Telle eſt, dans une choſe, l'idée acceſſoire de la perſonne qui l'a faite, ou du tems où elle a été faite, ou de la maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonſtance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un ſang-froid qui nous ſurprend, en nous faiſant preſque croire qu'il ne ſent point l'horreur de ce qu'il décrit ; il change de ton tout à coup & dit, l'univers ayant ſouffert ce monſtre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna : *tale monſtrum per quatuordecim annos perpeſſus, terrarum orbis tandem deſtituit.* Ceci produit dans l'eſprit différentes ſortes de ſurpriſes ; nous ſommes ſurpris du changement de ſtyle de l'auteur, de la découverte de ſa différente maniere de penſer, de ſa façon

de

de rendre en auſſi peu de mots une des grandes révolutions qui ſoit arrivée : ainſi l'ame trouve un très-grand nombre de ſentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui compoſer un plaiſir.

DES DIVERSES CAUSES qui peuvent produire un ſentiment.

Il faut bien remarquer qu'un ſentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cauſe unique. C'eſt, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, une certaine doſe qui en produit la force & la variété. L'eſprit conſiſte à ſçavoir frapper pluſieurs organes à la fois; & ſi l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage, ſont ceux qui ont excité dans l'ame plus de ſenſations en même tems.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des cauſes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confuſion d'arbres: 1°. parce que notre vue, qui ſeroit arrêtée, ne l'eſt pas: 2°. chaque allée eſt une, & forme une grande choſe; au lieu que, dans la confuſion, chaque arbre eſt une choſe & une petite choſe: 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir: 4°. nous ſçavons bon gré de la peine que l'on a priſe: 5°. nous admirons le ſoin que l'on a de combattre ſans ceſſe la Nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce qui

qui eſt ſi vrai, qu'un jardin négligé nous eſt inſupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plait, quelquefois c'eſt la facilité; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépenſe du maître, nous voyons quelquefois avec plaiſir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépenſe & de travail.

Le jeu nous plait, parce qu'il ſatisfait notre avarice, c'eſt-à-dire l'eſpérance d'avoir plus: il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont ſur notre bonheur: il ſatisfait notre curioſité, en nous donnant un ſpectacle: enfin il nous donne les différens plaiſirs de la ſurpriſe.

La danſe nous plait par la légéreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par ſa liaiſon avec la muſique, la perſonne qui danſe étant comme un inſtrument qui accompagne; mais ſur-tout elle plait par une diſpoſition de notre cerveau, qui eſt telle qu'elle ramene en ſecret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITE'.

PRESQUE toujours les choſes nous plaiſent & déplaiſent à différens égards: par exemple, les *virtuoſi* d'Italie nous doivent faire peu de plaiſir: 1°, parce qu'il n'eſt pas étonnant qu'accom-

modés

modés comme ils sont, ils chantent bien; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons: 2°. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de fausseté: 3°. parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent long-tems un air de jeunesse, & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particuliere. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plait encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle: ainsi une actrice, qui nous a plu sur le théâtre, nous plait encore dans la chambre; sa voix, sa déclamation, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je? l'idée de la princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espece de mêlange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

Les gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sçait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la Nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit, ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SÇAIS QUOI.

Il y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sçais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plait plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a sçu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, & que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne

fonne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir furpris en bien, elle nous furprend en mal: mais l'impression du bien eft ancienne, celle du mal nouvelle; auffi les belles perfonnes font-elles rarement les grands paffions, prefque toujours réfervées à celles qui ont des graces, c'eft-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas fujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & fouvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majefté des draperies de Paul Véronefe; mais nous fommes touchés de la fimplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Véronefe promet beaucoup, & paie ce qu'il promet: Raphaël & le Correge promettent peu & paient beaucoup, & cela nous plait davantage.

Les graces fe trouvent plus ordinairement dans l'efprit que dans le vifage; car un beau vifage paroît d'abord & ne cache prefque rien: mais l'efprit ne fe montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut fe cacher pour paroître, & donner cette efpece de furprife qui fait les graces.

Les graces fe trouvent moins dans les traits du vifage que dans les manieres; car les manieres naiffent à chaque inftant, & peuvent à tous les momens créer des furprifes: en un mot, une femme ne peut guere être belle que d'une façon, mais elle eft jolie de cent mille.

La loi des deux fexes a établi, parmi les na-

tions policées & ſauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder: de-là il arrive que les graces ſont plus particuliérement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher; la moindre parole, le moindre geſte, tout ce qui, ſans choquer le premier devoir, ſe montre en elles, tout ce qui ſe met en liberté, devient une grace: & telle eſt la ſageſſe de la Nature, que ce qui ne feroit rien ſans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuſe loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne ſçauroient nous ſurprendre, les graces ne ſe trouvent ni dans les manieres gênées, ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui eſt entre les deux extrêmités; & l'ame eſt agréablement ſurpriſe de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il ſembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aiſées; ce ſont celles qui le ſont le moins: car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel: or nous ſommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plait tant dans une parure, que lorſqu'elle eſt dans cette négligence, ou même dans ce déſordre qui nous cache tous les ſoins que la propreté n'a pas exigés, & que la ſeule vanité auroit fait prendre; & l'on n'a jamais de graces dans l'eſprit, que lorſque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorſque vous dites des choſes qui vous ont coûté,

coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non par des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquierent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travaillir à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majesteuse de Junon; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une contrainte opposée à l'ingénuité des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.



PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'eſt lorſqu'une choſe eſt telle que la ſurpriſe eſt d'abord médiocre, qu'elle ſe ſoutient, augmente, & nous mene enſuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite ſi bien la Nature, que l'on n'en eſt d'abord pas plus étonné que ſi l'on voyoit l'objet même, lequel ne cauſeroit point de ſurpriſe: mais une expreſſion extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude biſarre d'un peintre moins bon, nous ſaiſit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Veniſe, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper enſuite plus: Lucain frappe d'abord plus, pour frapper enſuite moins.

L'exacte proportion de ſa fameuſe égliſe de ſaint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord auſſi grande qu'elle l'eſt; car nous ne ſçavons d'abord où nous prendre pour juger de ſa grandeur. Si elle étoit moins large, nous ſerions frappés de ſa longueur; ſi elle étoit moins longue, nous le ſerions de ſa largeur. Mais, à meſure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les meſurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & ſe perd toujours davantage.

Il

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sçait être; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple: le dôme de saint Pierre est immense; on sçait que Michel-Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modele le dôme de saint Pierre: mais il fit les pilliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considere. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sçait, & elle reste surprise de voir une masse en même tems si énorme & si légere.

DES BEAUTÉS

qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'est un petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac, sont deux isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce

contraste romanesque, de rappeller avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent; parce que les choses en opposition se relevent toutes les deux: ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprise font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antitheses & figures pareilles. Quand Florus dit: „ Sore & Algide, qui le croiroit! „ nous ont été formidables; Satriques & Corni- „ cule étoient des provinces: nous rougissons „ des Boriliens & des Véruliens, mais nous en „ avons triomphé: enfin Tibur notre fauxbourg, „ Préneste où sont nos maisons de plaisance, é- „ toient le sujet des vœux que nous allions faire „ au capitole"; cet auteur, dis-je, nous montre en même tems la grandeur de Rome & la petitesse des ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antitheses d'idées, d'avec les antitheses d'expression. L'antithese d'expression n'est pas cachée, celle d'idées l'est: l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut: l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il est

eſt difficile de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes; *ut non facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et, par les mêmes paroles qui marquent la deſtruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de ſon courage & de ſon opiniâtreté.

Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cauſe du contraſte qui eſt entre la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être: de même, lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cauſe que nous voyons que ce contraſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſe des défauts, auſſi bien que des beautés. Lorſque nous voyons qu'ils ſont ſans raiſon, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils ſont les grands inſtrumens de la laideur, laquelle, lorſqu'elle nous frappe ſubitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la perſonne qui la poſſede, elle peut exciter la pitié: ſi elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire & avec une idée de comparaiſon avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos deſirs, elle la regarde avec un ſentiment d'averſion.

De même, dans nos penſées, lorſqu'elles contiennent une oppoſition qui eſt contre le bon ſens, lorſque cette oppoſition eſt commune & aiſée à trouver, elles ne plaiſent point & ſont un défaut,

parce

parce qu'elles ne caufent point de furprife ; & fi au contraire, elles font trop recherchées, elles ne plaifent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les fente parce qu'elles y font, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la furprife ne tombe que fur la fottife de l'auteur.

Une des chofes qui nous plait le plus, c'eft le naïf; mais c'eft auffi le ftyle le plus difficile à attraper: la raifon en eft qu'il eft précifément entre le noble & le bas; il eft fi près du bas, qu'il eft très-difficile de le côtoyer toujours fans y tomber.

Les muficiens ont reconnu que la mufique qui fe chante le plus facilement eft la plus difficile à compofer: preuve certaine que nos plaifirs, & l'art qui nous les donne, font entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille fi pompeux, & ceux de Racine fi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas eft le fublime du peuple, qui aime à voir une chofe faite pour lui & qui eft à fa portée.

Les idées qui fe préfentent aux gens qui font bien élevés & qui ont un grand efprit, font ou naïves, ou nobles, ou fublimes.

Lorfqu'une chofe nous eft montrée avec des circonftances ou des acceffoires qui l'aggrandiffent, cela nous paroît noble: cela fe fent fur-tout dans les comparaifons, où l'efprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours

jours ajouter quelque chofe, faire voir la chofe plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate: mais il faut bien fe donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle fe le feroit caché, fi elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des chofes finies, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une chofe à une chofe, comme un héros à un lion, une femme à un aftre, & un homme léger à un cerf.

Michel Ange eft le maître pour donner de la nobleffe à tous fes fujets. Dans fon fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui eft, pour ainfi dire, en l'air. Cela feroit indigne de la majefté d'un dieu. Il le peint ferme fur fes jambes; mais il lui donne fi bien la gaieté de l'yvreffe, & le plaifir à voir couler la liqueur qu'il verfe dans fa coupe, qu'il n'y a rien de fi admirable.

Dans la paffion qui eft dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde fon fils crucifié, fans douleur, fans pitié, fans regret, fans larmes. Il la fuppofe inftruite de ce grand myftere, & par-là lui fait foutenir avec grandeur le fpectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chofe de noble. On trouve du grand dans fes ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules

Jules Romain, dans sa chambre des géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon est auprès de Jupiter, elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux: plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont rassurés: & cela est bien naturel; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage.....

FIN.



